U d'/of OTTAWA
39003002456100

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dixgloguespo00dupo

# ÉGLOGUES

DIX

# ÉGLOGUES

POÈMES BUCOLIQUES

PAR

PIERRE DUPONT

LYON

IMPRIMERIE DE PINIER, SUCCESSEUR DE RICHARD

RUE TUPIN, N° 31

—

MDCCCLXIV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawa

PQ
2235
.D5D5
1814

# A LYON

MA VILLE NATALE

ET AUX

# CAMPAGNES ENVIRONNANTES

HOMMAGE FILIAL

Lyon, 22 mai 1864

Cette tentative peut être justifiée par les circonstances.

Frappé dans ce que j'avais de plus cher, il m'a été impossible de chanter encore ; j'ai converti mes chants rustiques en églogues.

De tout temps, on a essayé ce genre, chez nous; Segrais et Racan ont trouvé grâce devant Boileau; non pas Ronsard.

J.-B. Rousseau y réussissait, au grand siècle, si les écrivains de cette époque n'eussent pas été aussi solennels.

L'églogue ne porte pas de manchettes.

Propriété réservée.

Elle peint le paysan fait homme, sans imiter ni caresser le butor ni le rustre; son idéal, c'est l'homme cultivant la terre.

Si je n'avais trouvé de ces hommes-là, dans notre cher pays, cette inspiration, si ténue qu'elle soit, m'aurait manqué.

Ces églogues ne sont qu'une peinture affaiblie de nos heureuses contrées et des belles âmes qui les habitent. Le mal n'a aucune prise sur elles.

Je ne citerai aucun nom propre, les personnes qui savent exprimer et inspirer le beau étant suffisamment récompensées par la voix intime de la conscience.

On a chanté les fleurs, les feuilles et les fruits: les racines, plus vivaces craignent le grand jour, se plaisent dans l'obscurité, et alimentent ce qui brille.

Vernaison, 5 Avril 1864.

# LA GITANA

# ARGUMENT

Aux vendanges de l'année 1862, à Saint-Denis-de-Bron (1), les vendangeurs plaisantaient l'auteur, et lui disaient de les aider.

Hélas! *chacun son métier, les vaches seront bien gardées.*

Pendant que l'on vendangeait, il a fait ces vers :

# LA GITANA

Vous savez cet enclos borné de pierres sèches,
Dont les vifs lézards gris ou verts, aiment les brèches,
Que le soleil calcine, où la vigne mûrit,
Le seigle, aussi le blé, le légume, le fruit,
Le trèfle, la luzerne, et mainte herbe sauvage:
Petit champ et verger, vignoble, et pâturage;
De quoi faire du vin, de savoureux pain bis,
De quoi nourrir en sus, chèvre, vache, brebis.

Sur ces pierres, on voit, obscurément, sans gloire,
Les broussailles ramper, et, la prunelle noire
Y darde ses buissons épineux et rétifs,
Que recherchent la chèvre et les chevreaux lascifs.

J'aime, du haut d'un mont, voir tous ces héritages,
Pareils, se dérouler d'étages en étages,
Jusqu'au fleuve prochain, jusques à l'horizon,
Où l'infini commence, et dit à ma raison :
Tu voudrais t'élancer aux sphères immortelles;
Tu n'as que tes deux pieds, il te faudrait deux ailes.

Mais le cri d'un oiseau, qui s'envole du mur
Ou du buisson touffu, m'arrache au vaste azur,
Me rappelle à mes pieds, et, me voilà qui guette,
Comme ferait un chat, le pinson, la fauvette,
Dont les sautillements, les caprices, les cris,
Amusent ma pensée, éveillent mes esprits.

Mille fleurs entr'ouvrant leurs lèvres blanches, roses,
Prennent, à leur insu, de virginales poses,

Avec la grâce simple et l'ingénuité
Qui voile leurs amours d'un air de chasteté.

Soudain ! un bruit plus fort arrive à mon oreille :
Un chant de jeune fille !... Une brune vermeille,
M'apparaît, les pieds nus, au milieu d'un chemin
Apre ; plus âpre encore, elle n'a rien d'humain,
Que la forme : l'aspect est de la bête fauve,
De la fouine, ou du rat ; un vieillard au front chauve
Envîrait ses cheveux sur son front emmêlés
Comme étoupe, et, plus drus qu'en plein été, les blés.

Or, ses cheveux très-noirs vont bien à sa peau brune ;
C'est la bohémienne éclose au clair de lune.

Me voyant, elle a peur, elle voudrait s'enfuir,
Mais un regard humain a su la retenir.

MOI.

Ou vas-tu, que fais-tu dans ce lieu solitaire,
A midi ? Le soleil fait un four de la terre,

Et tes pieds, sans souliers, doivent cuire à ce feu :
A travers ses cils bruns, jaillit un éclair bleu,
Et le regard dardé par sa noire paupière
Vibre, vacille et mord, comme un dard de vipère.

MOI.

Mais, que t'ai-je donc fait pour me manger des yeux
De la sorte, et lancer ton venin envieux ?

ELLE.

Je ne vous ai rien dit, je m'en vais sur la route,
Je ne demande rien, tout ce que je redoute,
C'est de n'être pas seule, et vous m'avez fait peur....
Ah !... Vous m'avez fait mal !... Je suis tout en sueur.

Ce disant, la pauvresse, hâve, humble, humiliée,
S'accroupit sur le sol, la taille en deux pliée ;
De sa poitrine monte un torrent de sanglots :
Comment faire venir le calme sur ces flots ?

Laissant agir en moi la céleste influence
Qui nous dirige au bien, la douce Providence
Dont le rayon toujours sur nos douleurs a lui,
Qui fait que le pauvre aide un plus pauvre que lui,
J'allai tout simplement vers l'enfant délaissée,
Pour faire éclore en elle une bonne pensée;
Je la touchai du doigt, je la sentis frémir,
Et, pour la rassurer, lui dis :

« Dans l'avenir,
« Comme en un livre ouvert, étant bohémienne,
« Tu dois lire : dis-moi quelle chance est la mienne ? »

Je la piquais au vif dans son sauvage instinct,
Car l'enfant du hasard joue avec le destin.

L'indienne en lambeaux qui lui sert de corsage
Cache de vieux tarots, des cartes hors d'usage;
D'un pouce où l'ongle noir se dessine en croissant,
Elle effeuille son jeu, l'œil injecté de sang.
Elle écume, s'inspire, et devient sybilline;

Puis, d'un vif soubresaut de sa race féline,
Se levant toute droite, elle me dit: « Ton sort,
« C'est une plage aride; au bout, je vois la mort!... »

« Je le savais, lui dis-je, et, pour te rendre, en frère,
« L'horoscope entrevu de ton destin contraire,
« Je te prédis à toi la vie et le bonheur;
« Mais, pour mieux m'écouter, mets la main sur ton cœur. »

MOI.

Ton cœur bat-il plus fort, quand tu vois un jeune homme
Beau, le cheveu frisé, rose comme une pomme
Que l'on voudrait cueillir pour y mettre les dents?

Elle me répondit avec ses yeux ardents:
« Oui. »

MOI.

N'en sais-tu pas un pour qui ton cœur s'enflamme?

ELLE.

Si je le connaissais, moi, je serais sa femme.

MOI.

Pourrais-tu te plier à ses moindres désirs,
L'aider en ses travaux comme dans ses plaisirs?

ELLE.

Oh! oui, s'il s'en allait, la nuit, sur la montagne,
Dans ses dangers obscurs, je serais sa compagne,
Je porterais sa gourde, et sa poudre, et son pain,
Et je ferais pour lui le guet sur le chemin.
Si quelque arme à son corps faisait une morsure,
Ma lèvre avidement sucerait sa blessure,
Car je suis Gitana, bohémienne, enfin:
J'adore la mêlée, et le sang, et le vin;
Ce qu'au vin je préfère encor, c'est l'eau-de-vie;
Les hommes, je les hais!... Ma mère, c'est l'Envie.

MOI.

Pauvre enfant ! si celui qui plaisait à tes yeux
Etait un homme doux, au lieu d'un envieux,
Un bel homme, très-fort, qui, n'ayant en lui-même
Aucun fiel, te dirait de but en blanc : « Je t'aime... »

ELLE.

Vraiment, je le plaindrais, si je l'aimais aussi,
J'en ferais un martyr, je mettrais mon souci
A le rendre méchant, à lui souffler ma haine;
Je voudrais à son cœur attacher une chaîne,
Changer ce beau garçon en un galérien,
Bohémienne, en faire un vrai bohémien.

MOI.

Oh ! vice héréditaire ! Oh ! sauvage nature !
Sang noir ! Tu dois jaillir de quelque source impure !

Elle était accroupie, et, regardait en bas,

En elle s'agitaient de funèbres combats ;
Sur sa lèvre fiévreuse une mousse blanchâtre
Ecumait...

Des hauteurs, soudain, débouche un pâtre,
Qui dirige vers nous un troupeau peu nombreux
Que son chien mène au sein d'un nuage poudreux :
Il est jeune, élancé, nonchalant et superbe,
C'est quelque Giotto, quelque David en herbe ;
Son œil tranquille et doux, d'un regard naturel
S'abaissant vers la terre, y reflète le ciel ;
Ses cheveux, sur son front, en belles grappes brunes
Pendent, comme au prunier pendent les noires prunes,
Et, de ses blanches dents on voit briller l'émail
En sa bouche bistrée aux lèvres de corail.

Les moutons refoulés dans cette étroite sente,
Pressés comme des flots, encombrent cette pente,
Sautent sur les genoux de la brune aux yeux bleus,
Qui, vers l'adolescent, lève d'abord ses yeux.

De ce regard profond, limpide, magnétique,
Jaillit une étincelle, un fluide électrique ;
Ces cœurs neufs, qui semblaient s'être appelés de loin,
Sentirent l'un de l'autre un contre-coup soudain,
Dont jusqu'au blanc des yeux tous les deux ils rougirent.
O mystère divin ! Les contraires s'attirent.

Quoique fier, le berger se retourna deux fois,
Pour regarder encore, et même, de sa voix,
Il modula des sons sur le ton le plus tendre,
Et la bohémienne eut plaisir à l'entendre.

— Comment le trouvez-vous, lui dis-je, ce berger ?

En ce sauvage esprit, tout venait de changer :
Le visage éclairé, semblait teinté de rose,
La tête relevée avait une autre pose,
Et les yeux, attachés aux pas du doux pasteur,
Le suivaient dans son nimbe, enivrés de bonheur.
Cigales et grillons, essaims de sauterelles
Faisaient vibrer dans l'air leurs stridentes crécelles ;

La Gitana tombée en extase oubliait
Son interlocuteur... Tout ce qu'elle voyait,
C'était ce troupeau gris soulevant la poussière;
La poussière pour elle, était de la lumière,
Et ce berger, un ange,

Elle cueillit des fleurs,
A ses cheveux de jais assortit leurs couleurs,
Et, sans en avoir l'air, elle se mit à suivre
Celui pour qui son cœur désormais allait vivre.
Le chien vint la flairer, ses plus doux grognements
Semblèrent approuver ces tendres sentiments.

Une troisième fois, pour elle quelle fête!
De son côté, le pâtre a détourné la tête;
Des mots sont échangés, qu'hélas! je n'entends pas,
Des sourires... Je vois qu'elle a doublé le pas;
De son robuste bras le berger la soulève
Par sa taille élancée...

Oh! mon Dieu! que ce rêve,

Ebauché sur la route aux ardeurs de l'été,
Béni par vous, arrive à sa maturité!
Sur ce dur sauvageon, qu'une branche plus douce,
Etant greffée, un fruit plein de saveur y pousse!
L'âcreté se trouvant mêlée à la douceur,
L'arbre s'épanouit avec plus de vigueur.

Saint-Denis-de-Bron, 16 septembre 1862.

# LE RETOUR DE PETRUS

# ARGUMENT

Le personnage qui, dans cette églogue, après une longue absence, revient, de la ville, dans le village où il a été élevé, prend ici un nom assez usité à Lyon et aux environs : Petrus. Le nom de Pierre était d'un usage plus général ; en ceci l'auteur n'a fait que respecter un souvenir.

Le lieu qui a inspiré cette scène champêtre, est un petit village situé sur la rive gauche de la Saône, et qui a nom Rochetaillée.

LE

# RETOUR DE PETRUS

Bonjour Maurice !

MAURICE.

A qui dois-je rendre un bonjour ?
Et qui donc est monsieur ?

PETRUS.

Appelle-moi tout court,

Comme autrefois, Petrus, car je ne veux pas être
Un monsieur, sur ces bords qui m'ont presque vu naître,
Avec d'anciens amis qui me sont familiers,
Comme quand nous étions, dans le temps, écoliers.

MAURICE.

Petrus! Embrassons-nous! Mais, ce n'est pas possible!
Ta rencontre me porte au cœur un coup sensible.
Avec ta barbe rousse et ton air sérieux,
Peut-on te reconnaître après vingt ans? Les yeux
Se ressemblent toujours; la voix! elle est plus mâle,
Nous t'avons vu petit, si chétif et si pâle,
Te voilà maintenant aussi rond qu'un tonneau.

PETRUS.

A force de rouler. Toi, je te vois plus beau;
Le travail a gardé, développé ta force;
L'arbre s'est revêtu d'une plus rude écorce,
Et, pareil à ces fruits que dore le soleil,
Tu reluis, sous ta peau circule un sang vermeil.

MAURICE.

Je te reconnaîtrais encore à ton langage ;

Laissons cela, viens-t'en seulement au village
Retrouver les anciens, tu verras du nouveau ;
La génération pousse comme un ormeau,
Beaucoup sont mariés, les autres sont grand-pères,
Les filles de ton temps sont presque toutes mères,
Leurs enfants ont grandi, car, le jour suit le jour,
Et, dans l'ordre des temps, chacun vient à son tour.
L'enfant poussant la mère, et, la mère, l'aïeule.
De filles sans mari, j'en connais une seule,
Catherine :

PETRUS.

Beau nom ! qui la prédestinait
A coiffer sa patronne, avec son vieux bonnet.

En devisant ainsi, de cela, d'autre chose,
On se rend chez Maurice, on y fait une pause,

Afin de renouer avec le vin du cru,
Limpide, pétillant, pour tout dire, un peu dru.

La femme de Maurice était une figure
Nouvelle pour mes yeux ; elle avait une allure
Décidée, un bel air, de grands yeux bleus charmants,
Qui jetaient des rayons comme des diamants ;
Ses lèvres éclataient, roses, avec un rire
Orné de blanches dents, que je ne puis décrire.

On aime à voir fleurir, loin des souffles du mal,
Ce rire maternel, qui reste virginal.

Maurice m'annonça, comme un ami d'enfance,
Et ce titre lui plut, aussi sa bienveillance,
Qui me semblait acquise, eut plus d'expansion,
Comme quand le soleil darde un plus chaud rayon.
Je voyais dans son jour, la mère de famille,
Comme la poule mère, ayant l'œil qui scintille,
Et son aile étendue au dessus des poussins.
La toile emprisonnait ses deux robustes seins ;

Tout ce qui remuait, de la cour à l'étable,
Les poules picotant les miettes sous la table,
Etaient de son domaine, et, les enfants venus
A sa voix, en haillons, propres et demi-nus,
Un garçon déjà grand, l'aînée à la fenêtre,
Qui cousait : tout cela respirait le bien-être.

Il sortait de ce groupe ingénu, familier,
Une émanation de bouquet printannier.

On me les présenta d'un bloc, puis par rang d'âge,
Ensuite, on désigna d'un nom chaque visage
Qui me tendait sa joue, et, j'en étais flatté.
Pour moi, c'était jouer à la paternité ;
Dans les yeux de la mère, et dans ceux de Maurice,
Je voyais approuver cet innocent caprice.

La mère, en un clin d'œil, mit un linge grossier,
Mais exquis de senteur, sur la table en noyer :
On tira du dressoir, presque aussi noir que l'âtre,
Une antique vaisselle en faïence bleuâtre,

Peinte en vert perroquet, en gros rouge, en azur ;
Le ton était grossier, mais le fond était pur.

Un saucisson surprit ma narine gourmande
D'un vif parfum de thym, de poivre et de lavande :

Dans une blonde crème, un fromage baignant,
Un melon frais coupé, tout fondant et saignant,
Des fruits de leur verger, des raisins de leurs treilles,
Un pain bis savoureux à tenter des abeilles,
Une jaune salade, en un vieux saladier,
M'invitant, l'hôte ému ne se fit point prier.

Un vin clair arrosa des récits pleins de charmes,
Où le rire éclatait, puis, se mouillait de larmes :
Les souvenirs lointains, les parents regrettés,
Les essaims disparus des plus fraîches beautés,
Les naissances, les morts, surtout les mariages,
Les scandales d'amour, et tous les commérages.

Je leur disais la ville et ses sourds mouvements,
Ce qu'on nomme le monde avec ses chatoîments,
Ses décevants plaisirs, tant suivis de fatigues,
Ses trames, ses complots, ses ruses, ses intrigues.

Je voyais frissonner l'auditoire naïf,
Comme un pâle nocher, quand il touche au rescif.

Je m'accusais tout bas d'amasser des nuages
Dans cette zône bleue étrangère aux orages.

L'esprit est ainsi fait, il lui faut tout savoir.
S'il nage dans l'azur, il veut sonder le noir.

Pour ramener le calme, en cette humble demeure
Où l'amitié coupait ses deux ailes à l'heure,
Je priai de chanter mon mâle amphitryon,
Qui, sans cérémonie, et, sans prétention,
De son gosier de coq, enflant toutes les veines,
Fit jaillir et vibrer ses notes les plus pleines.

Que j'avais de plaisir à ce chant naturel,
Primitif, sans apprêt, pur comme l'eau du ciel !

Sans savoir le bémol, le bécarre ou le dièze,
Un simple paysan vous fait tressaillir d'aise,
Tout son mérite gît dans sa simplicité.

Je voulus que sa femme, après lui, par bonté,
Consentît à nous dire une ancienne romance,
Dont le mérite est tout dans une souvenance,
Comme celle qu'un jour de douce émotion,
Notre Châteaubriand ennoblit de son nom.

Son âme s'envolait de ses lèvres riantes,
Comme un vol de colombe, avec des variantes
Dont sauraient s'inspirer Meyerbeer, Rossini ;
La mère soupirait la chanson de son nid !

Après elle, ce fut le tour de son aînée,
De ses beaux dix-huit ans fleurie et couronnée.

L'églantine et l'oiseau cachent dans le buisson,
La fleur, sa couleur rose, et l'oiseau, sa chanson;

Elle se fit prier, rougit, eut des excuses,
Que le moins innocent aurait pris pour des ruses.

Une fille naïve est coquette parfois,
Et vous fait désirer son cœur, avec sa voix.

Attiré par ce chant jusque sous la fenêtre,
Un groupe curieux applaudit sans paraître.

Un garçon, plus hardi, se montra le premier,
Puis d'autres à la file, enfin, le groupe entier,
Composé de vieillards, d'enfants, d'hommes, de femmes,
De filles, de garçons, bons cœurs et belles âmes,
Qu'attiraient cette voix et ce nouveau venu.
Ce revenant, plutôt; Petrus n'était connu
Que de ceux qui l'avaient pu voir dans son enfance;
Tous voulaient renouer, ou faire connaissance.

Il était, disait-on, un chanteur renommé,
Comme enfant du village, étant surtout aimé,
Il dut subir l'assaut de toutes les prières.

« Chante! » lui disait-on, au cliquetis des verres :
Lui, se sentait brisé par son émotion,
Et cherchait, vainement, une diversion;
Un nuage montait de son cœur à sa vue,
Et troublait à ses yeux cette joie imprévue.

Apaisant de ses pleurs le flux et le reflux,
Il leur dit : « Mes amis, non je ne chante plus;
« La corde de mon luth est brisée, et j'arrive,
« Avec mon cœur éteint, ici pour qu'il revive.
« Vos cloches que j'aimais, n'ont plus pour moi qu'un glas.
« Ma vigne qui se meurt, cherche un vieil échalas.
« J'ai voulu voir vos prés, vos pampres, vos luzernes,
« Retremper à vos flots si purs, nos mœurs modernes.
« L'aspect de vos labeurs, les jeux de vos enfants,
« Ces sourires voilés, ces rires triomphants,
« Que je vois, frais éclos sur ces lèvres de rose,
« Otent sa teinte sombre à mon humeur morose;

« La joie et la gaîté des amis d'autrefois,
« Ainsi qu'une éclaircie au plus profond des bois.
« Ouvrent devant mes yeux les longues perspectives :

« Du rocher de mon cœur jailliront des eaux vives ;
« Que je reste avec vous encore un peu de temps,
« Et mes chants réveillés salûront le printemps. »

Lyon, quai Saint-Clair, 5 octobre 1862.

# LES CHÈVRES DU MONT-D'OR

# ARGUMENT

Qui n'a entendu vanter les rives de la Saône, à l'égal des plus beaux sites? La nonchalance de la rivière, la douceur du climat, la variété des points de vue, la fertilité du sol, l'abondance des eaux, l'aspect animé du vignoble, le pittoresque des montagnes et, je le dirai, l'aménité des habitants, en font un petit coin réservé, où l'on goûte le calme sans éprouver d'ennui. Il s'y produit à chaque instant de petites scènes qui prêtent au développement de l'églogue. Celle-ci a été inspirée par le contraste de deux caractères, que l'auteur a, pour ainsi dire, calqués sur nature (2).

LES

# CHÈVRES DU MONT-D'OR

Il y a des pays où l'on voit des troupeaux
De bœufs et de moutons, errer nombreux et beaux,
En des prés et des champs si vastes, qu'à grand'peine
L'œil suit à l'horizon les contours du domaine.

Ce sol, qui devrait être à la longue épuisé,
Par ces mêmes troupeaux semble fertilisé :

Apanage des ducs, des anciens feudataires,
Aujourd'hui divisé par des propriétaires,
Qui, sous l'habit de drap, effacés, travestis,
N'en sont pas moins la tête et l'âme des partis.

Laissons à l'Océan ses opulents rivages :
Flandres et Normandie, Alsace, vos herbages,
Vos sillons sont trop gras pour mes maigres pinceaux ;
Je passe la Bourgogne et ses riches coteaux,
A bon droit orgueilleux du renom de leurs vignes,
Dont mes vers et mes chants seront toujours indignes :

Ma muse s'abaissant d'un plus modeste essor,
Tremblante, vient s'abattre au versant du Mont-d'Or,

Entre le Beaujolais et Lyon, grande ville,
Dont l'alentour naïf semble fait pour l'idylle
Ou l'églogue : je vois, dans la brume perdus,
Le Mont-Blanc, le Mont-Rose, et leurs glaciers ardus,
De qui les tons de nacre opposent aux nuages,
A tromper le regard, d'étincelants mirages,

Encadrés par les monts plus sombres du Bugey.
Que le Rhône puissant azure en son trajet,
Jusqu'à l'entassement de pierres, à la zône
Où son flot bleu se mêle au flot vert de la Saône.
De la dent du Mont-Houx, du mont de Poleymieux,
Du Mont-Cindre, en laissant se reposer vos yeux
Sur les bois, le vignoble, et les pentes déclives,
Que coupent des vallons verts, arrosés d'eaux vives,
Voyez, d'ici, de là, des villages semés,
Blancs, coquets, souriants, des bouquets animés
Où travaille, où s'endort, à côté de la huche,
La famille rustique attachée à sa ruche.

Pendant que le travail rapporte à la maison
Tous les produits du sol, voyez, à l'horizon,
Errer et se hisser aux plus hautes épines,
Barbe et cornes au vent, farouches et mutines,
Les chèvres aux pis lourds pleins d'un lait écumant,
Dont l'écho vous transmet le grêle bêlement.

Les chevreaux, se cabrant, sautillent autour d'elles,
Et se pendent aux pis de leurs lourdes mamelles.

Malheur à l'arbre à fruits, au pommier, au poirier
Qui reste sans défense, au bord de leur sentier !

Leur incisive dent, aux bourgeons meurtrière,
Trompe ta surveillance, active chevrière !

Et, tenez ! regardez cette fille au teint frais,
Qui, sa gaule à la main, suit deux chèvres de près :

A la croix des chemins qui vont dans la montagne
Se perdre, elle rencontre une sienne compagne,
D'un village adjacent, chassant d'un vert rameau
Trois chèvres ; pour le coup ! ce n'est pas un troupeau,
Comme on en peut rêver, avec le bouc en tête,
Grave, cornu, barbu, qu'un antique poète
Immolerait d'abord en offrande à Bacchus.

La chèvre aime le pampre, et j'aime les vieux us ;
Je les rappelle ici seulement pour mémoire ;
La chèvre aime la vigne autant que j'aime à boire,

Même, on prétend qu'elle est folle de liberté.

Se voyant toutes deux en un site écarté,
Ces compagnes, d'un cri, des yeux se saluèrent,
Mêlèrent leurs troupeaux, tendrement s'embrassèrent,
Et les voilà causant, alternant des discours,
Premiers gazouillements des premières amours.

JEANNE.

Je ne m'attendais pas à la bonne aventure
De te voir.

MADELAINE.

Ces hasards sont bien dans la nature :
J'avais rêvé de toi... Nous étions à prier
Dans une grande église : on allait marier
L'une ou l'autre de nous, ou bien une autre encore :
Je respirais l'encens, les fleurs... L'orgue sonore
Jouait des airs divins... Je vois le fiancé,
Un beau jeune homme, à qui je n'ai jamais pensé :
Je ne crois pas qu'il soit un garçon du village.

JEANNE.

Asseyons-nous un peu dans cet endroit sauvage;
Il n'y croît que chardons et ronces et chiendent;
Sans nuire à rien, la chèvre y peut mettre la dent;
Viens! tu m'achèveras l'histoire de ton rêve.

MADELAINE.

Il a fini, tu sais, comme un songe s'achève,
Au moment le plus beau, quand on est ébloui;
Eglise et fiancé, tout s'est évanoui.

JEANNE.

Je ne me plais pas tant aux rêves qui s'enfuient;
Les songes, les sorciers, les revenants m'ennuient;
Mener loin mon troupeau, le traire, de son lait
Faire de bon fromage, est tout ce qui me plaît.

MADELAINE.

J'aime l'intérieur, moi, dans ma laiterie
J'ai soin de déposer quelque branche fleurie,

Pour chasser l'odeur aigre avec de doux parfums;
Mes planches de sapin luisent, mes vases bruns,
Mes cerceaux, mes clayons, tressés de fine paille,
Sont lavés à grande eau; mais lorsque je travaille,
Mon esprit égaré, comme la chèvre au bois,
Cherche le précipice et les hauteurs; parfois,
D'un serrement de cœur je me sens étouffée;
Je voudrais que mon ange, ou quelque bonne fée
Fit de ma laiterie un palais radieux,
Où le prince Charmant serait mon amoureux.

Ce rêve de grandeur jour et nuit m'importune,
Et, comme je n'aurai jamais cette fortune,
Je vais à la chapelle orner de blanches fleurs
Un autel confident de toutes mes douleurs.

JEANNE.

Madeleine, je t'aime, et ne te comprends guères,
Avec ton bel autel, tes cierges, tes prières;
Sans y comprendre rien, je crois ce que tu crois,
Je me mets à genoux, fais mon signe de croix :

J'aime bien père et mère; eh bien! j'aime mes chèvres!
J'aime leurs blanches dents et leurs petites lèvres,
Qui mordent les pommiers et qui broutent le thym:
Que nous ferions ensemble un voyage lointain!
Mais il faut, tous les soirs, les ramener à l'heure
Où tout rentre à la fois, où l'on clôt la demeure;

Elles ne souffrent pas, même pendant l'hiver.
J'ai soin de leur donner, comme en été, du vert;
Car ce qui reste au chêne, à la vigne, de feuille,
Pour les nourrir l'hiver, l'automne je le cueille;
Aussi notre Mont-d'Or dans le monde est cité
Pour ses chèvres: leur lait conserve la santé.

MADELAINE.

Je ne t'écoutais plus. Poursuivant, éveillée,
Les songes de la nuit, je me vois habillée
Comme une belle dame aux clartés d'un salon;
Je tremble de m'entendre appeler Madelon,
Comme un petit oiseau dont on froisserait l'aile.
Je rêve qu'on me dit: « Bonjour, mademoiselle. »

Que c'est un beau jeune homme, avec sa douce voix,
Et non un paysan, dans son grossier patois.

JEANNE.

Prends garde, Madelon, de changer de manière;
Douce comme un agneau, tu veux faire la fière?
Parle-moi donc plutôt du fiancé charmant
De ton rêve. J'ai là comme un pressentiment
Qui tout bas m'avertit que je dois le connaître.

Il en est un très-beau, qui souvent mène paître
Ses chèvres près d'ici : nous nous sommes parlé
Déjà, plus d'une fois; il a ce teint hâlé
Qui rougit en dessous, il est grand et robuste;
Il a de grands yeux noirs; il parle peu, mais juste.

Si j'épousais quelqu'un, c'est lui que je prendrais,
Autant m'aimerait-il, autant je l'aimerais,
A l'adoration, même jusqu'à la rage;
Nous serions aussi bons à l'amour qu'à l'ouvrage.

Madelaine étouffait un langoureux soupir;
On voyait détachés sur un ciel de saphir
Chênes, hêtres touffus aux rougissants feuillages;
L'air était immobile, et le ciel, sans nuages.

L'oreille aurait perçu les bruits les plus distincts
Venus de la vallée et des sommets lointains;
Les chèvres, s'égarant loin de leurs chevrières,
Observaient dans l'espace à travers les clairières.

On les vit s'arrêter soudain, comme flairant
Un troupeau précédé par le bouc odorant.

Puis, dans un rayon d'or, comme un coup de théâtre,
Apparut le troupeau, suivi de ce beau pâtre
Que Jeanne connaissait, que l'autre avait rêvé.

Ce poème d'amour sera-t-il achevé?
Que le pâtre s'unisse à Jeanne, Madelaine
S'en ira soupirer son amoureuse peine

A l'écart, dans les bois, à l'ombre de l'autel,
Jusqu'à ce que son âme, enfin, s'envole au ciel....

L'heureux couple étranger à ces mystiques fièvres,
Verra multiplier sa famille et ses chèvres.

Saint-Germain au-Mont-d'Or, 12 septembre 1862.

# L'AFFUT

# ARGUMENT

Le personnage hérissé, *(hirsutus)* qui figure ici ; le braconnier, reproduit, dans cette série de petits drames champêtres, le type du mauvais sujet. Néanmoins, il gagne à l'analyse, et on retrouve sous son enveloppe grossière un sentiment profond qui n'a dû être étouffé à la surface que par les misères et par les accidents de la vie.

L'affût a lieu dans un petit taillis, au bord d'un ruisseau, souvent tari l'été, qui amène à la Saône le trop plein de nos étangs de la Bresse.

# L'AFFUT

Nous allâmes, le soir, à la chasse à l'affût.
Au dernier crépuscule, en un taillis touffu,
Où viennent les oiseaux se remiser en foule,
Sous une ombre discrète, au bord d'une eau qui coule,
De tous les feux du soir l'horizon rouge luit,
Et ce dernier combat du jour avec la nuit
S'achève solennel, par un bruyant ramage
Qui bientôt va mourir dans le muet feuillage.

Au premier coup de feu, les oiseaux, le gibier,
Au moindre bruit de pas se laissent effrayer :
Du lièvre, du lapin, quand ils rentrent au gîte,
L'ouïe est fine autant que rapide est leur fuite.

Nous nous étions blottis dans un antre feuillu,
Dont les branches avaient des amorces de glu;
Mon compagnon faisait de la grotte muette
Retentir les parois, comme si la chouette
Se fût réfugiée en cet obscur abri.

Les oiseaux accouraient, attirés par ce cri;
Leurs plumes s'engluant, la trompeuse volière
Servit de pourvoyeuse à notre gibecière,
Qui s'enfla d'un lapin, cruellement tué,
Pour s'être, en un rayon du soir, évertué.

Nous étions satisfaits : en rentrant, à la brune,
Nous vîmes, dans le ciel, le lever de la lune,
A son premier quartier, dessinant sur l'azur
Un croissant argenté, de l'éclat le plus pur.

L'étoile du berger, et les autres étoiles,
Du manteau de la nuit emperlaient les longs voiles:
Je murmurai tout bas : « Maurice, que c'est beau ! »

Un chasseur, volontiers, tue un petit oiseau
Dont le chant lui plaisait.

La nuit et ses merveilles
Charmaient autant ses yeux que l'oiseau ses oreilles:
Mais, n'ayant pas soupé, Maurice répondit.
En homme insoucieux du ciel qui resplendit :

« Nous causerons plus tard; rapportons notre chasse;
« La femme et les enfants lui feront bonne grâce.
« Leur sourire vaut bien les étoiles du ciel. »

Je trouvai ce langage un peu matériel,
Quoique empreint d'idéal.

Devinant ma pensée,

Il ajouta : « Chez nous, la besogne est pressée,
« La journée est trop courte, on n'a pas un moment,
« Et nous ne regardons jamais ton firmament
« Que pour voir s'il promet le beau temps ou la pluie.
« Le sommeil nous enlève un bon tiers de la vie,
« Et nous travaillons tant, l'été comme l'hiver,
« Qu'au lieu d'aller, le soir, lever le nez en l'air,
« On aime mieux rester les coudes sur la table,
« Devant un vin du cru, qu'on trouve délectable.

« Justement nous soupons avec un braconnier,
« Qui connaît mieux la nuit que le jour, un limier
« Plein d'ardeur, et doué du flair des chiens de chasse.
« Son chien est un barbet qui n'a ni sang, ni race;
« Il a su le dresser à ses tours; tous les deux
« Ont si fins l'odorat, et l'ouie, et les yeux,
« Qu'au plus léger indice, ils éventent la piste,
« La suivent jusqu'au bout, et rien ne leur résiste.

« Le maître a son fusil, ses collets, et le chien,
« Des crocs mal aiguisés, qui ne redoutent rien.

« Il ne ferait pas bon que le garde champêtre
« Fît ses yeux de travers au chien, pas plus qu'au maître. »

Ce discours ne pouvait m'arracher aux splendeurs
Dont la nuit inondait les célestes hauteurs ;
Nous rentrâmes au gîte, où la table était mise,
Tous les enfants couchés.

La ménagère assise
Ne nous parut pas être en ses bonnes humeurs :
Son accueil fut très-froid ; elle fit les honneurs
De son ton le plus brusque ; elle fut peu charmée
De ces exploits de chasse, et se tint enfermée
Dans ses réflexions.

Devant le clair foyer
Un lièvre rôtissait, présent du braconnier
Que je ne voyais pas, caché dans la pénombre ;
Le barbet hérissé se leva comme une ombre ;
Il vint flairer Maurice et le nouveau venu,
Sans aboyer d'abord ; comme il ne reconnut

Ni gendarme, ni garde, il dut nous faire fête;
Courut au braconnier, qui caressa la bête,
Du geste et du regard, doucement l'applaudit :
Par un tressaillement, le chien lui répondit,
Comme s'il comprenait.

Or, le fumet du lièvre,
Entr'ouvrant doucement la narine et la lèvre,
On s'attabla.

L'hôtesse entama la leçon
Sur l'inconvénient des soupers de garçon,
Où l'on crie à tue-tête, où l'on tache la nappe,
Reproche au braconnier; mais lui riait sous cape.
Pourtant elle ajouta d'un ton plus radouci :
« Au fait, j'aime encore mieux vous voir souper ici,
« Qu'aller au cabaret faire votre tapage;
« C'est là le grand malheur, la peste du ménage. »

Une pause suivit ce discours bien pensé;
Maurice était muet, tenait son front baissé :

J'observais vaguement.

Le lièvre avait un râble
Doré par la cuisson ; le braconnier affable,
En homme du métier, fit l'écuyer tranchant,
Puis, de l'air jovial, passant à l'air méchant,
De son ton le plus rogue, il martela sa phrase,
Et fit du cabaret l'éloge avec emphase.
Pendant que nous goûtions à la saveur du met,
Sa harangue ampoulée avait bien son fumet.

LE BRACONNIER.

On n'entend qu'un refrain, et c'est toujours le même,
Contre le cabaret ; je dis tout haut : Je l'aime !
Je ne m'en défends pas, je m'en flatte plutôt.

Tout le monde n'a pas un palais, un château,
Une maison de ville, ou même une chaumière,
Et chacun peut aller, pour boire et s'y distraire,
Au cabaret ; chacun peut y faire la loi,

Et, la bouteille en main, dire : « Je suis chez moi ! »
Le braconnier y peut rencontrer le gendarme,
Lui présenter un verre en guise de port d'arme :

La ménagère boude et gronde à la maison !
Un tour de cabaret la met à la raison.
La cabaretière offre à ses vieilles pratiques,
Pour leur faire oublier les chagrins domestiques,
Des vins de tous les prix, des yeux qui n'en ont pas :
Femmes, le cabaret vous fait marcher au pas.

## LA FEMME DE MAURICE.

Juste ciel ! vilain loup, voulez-vous bien vous taire,
Ou rentrer au plus tôt dans votre affreux repaire,
Courir vos bois, la nuit, ivrogne, vrai sorcier,
Qui se fait, par décence, appeler braconnier :
Vous voulez entraîner au cabaret mon homme.
Lui faire dépenser, et sou par sou, la somme
Qu'il doit à ses enfants, à son ménage enfin !
Je ne veux pas chez moi d'un pareil sac à vin.

MAURICE.

Apaise-toi, ma femme, et laisse ce bon diable
Nous amuser un peu. Faut-il pleurer à table ?
Il a dit tout cela pour te faire enrager ;
Contre le genre humain, laisse-le se venger
En paroles, des maux que sa misère endure ;
Au fond c'est un bon cœur, une franche nature.

LA FEMME DE MAURICE.

Je sais bien qu'il n'est pas aussi méchant qu'on dit,
Et qu'il se fait passer, plus qu'il n'est, pour bandit.
C'est égal ! ces métiers que l'on fait à la lune
Ne sont pas le chemin qui mène à la fortune.

LE BRACONNIER.

Qu'importe la richesse au pauvre braconnier !
Pourvu que dans les bois il se fraie un sentier ;
A travers les taillis, les fourrés, les broussailles,
Qu'il place ses collets sur les vertes semailles.

Et que ce chien muet, qui vaut mieux que son prix,
Rapporte le lapin, le lièvre, la perdrix,
Ou la caille, aussi grasse et plus tendre qu'une oie;
Un râle de genêts me fait mourir de joie.
Dans mes veines bouillonne un sang de grand veneur,
Comme si, dans les temps, j'avais été seigneur.
Sans doute le hasard a mâtiné ma race;
J'ai sous mon vilain poil un flair de chien de chasse.
Je me plais dans le froid, la pluie et le brouillard;
Plus fin, plus patient, plus leste qu'un renard.

Les plaisirs les plus vifs s'achètent par des peines;
Quand après des guignons, j'ai de bonnes aubaines,
Lorsque mon chien aboie à mon carnier rempli
De quelque bon gibier, par quelque gros délit,
Je trouve à la maison, de la toile bien sèche,
Un verre de vin pur, une femme revêche,
Qui prendrait tout mon gain, de la plaine et du bois.
Je lui donne sa part; le reste, je le bois
Avec qui bon semble, en bonne compagnie
D'ivrognes et de gueux, sans souffrir d'avanie
Du plus fort, serait-il aussi fort qu'une tour;

Je suis un grand seigneur, je veux avoir ma cour.

La ménagère vient! vite une autre bouteille!
Et nous la proclamons la reine de la treille,
Si, dédaignant l'orgueil, et faisant les yeux doux,
La hautaine consent à trinquer avec nous.

LA FEMME DE MAURICE.

J'aimerais mieux mourir que de voir mon Maurice
Suivre un pareil exemple et pourrir dans ce vice.
Aller au cabaret le chercher! Animal!
Je porterais plutôt ma plainte au tribunal,
Pour savoir s'il existe une justice au monde,
Et si l'homme doit être un animal immonde.

MAURICE.

Arrête-toi, ma femme, et ne suppose pas
Que je veux t'engager à faire ce faux pas.
Ce brave braconnier, car je sais qu'il est brave,
Etant indépendant, ne veut pas qu'on l'entrave,

Et d'ailleurs, il n'a pas hérité, comme nous,
D'un bien qui contribue au bonheur des époux.
Il n'a pas dès l'enfance, étant sur le domaine
Du père et de la mère, appris comment on mène
Les bœufs et les chevaux, aux champs, à l'abreuvoir.
Sa mère n'allait pas lui laver au lavoir
Une chemise ; enfant, il allait à maraude,
Quand il voulait manger. Cette première fraude
L'a conduit pas à pas à son vilain métier.
Mais ne nous plaignons pas toujours du braconnier !
Rien ne pullule autant que la mauvaise graine ;
Sans lui nos champs seraient bientôt une garenne.

En somme, il est brave homme, il est de mes amis ;
S'il ne faut que payer pour qu'il lui soit permis
De chasser à sa guise, et d'être un honnête homme,
Ma femme, si tu veux, nous prêterons la somme :
Il saura nous la rendre, en lièvres et perdrix ;
Assez.... tant pis pour toi si tu n'as pas compris.

Comme d'un vétéran vaincu que l'on désarme,
L'œil du vieux braconnier roule une grosse larme :

La femme de Maurice est attendrie aussi ;
Le braconnier sanglotte et dit tout bas : « Merci ! »
Avez-vous vu pleurer de ces vieux de la vieille ?

Maurice va chercher une vieille bouteille.
D'un village nommé Curis, pour les bons soins
Dont il sait entourer la vigne et les bons vins.

La femme de Maurice, et tous trois, nous trinquâmes.
Moins pour boire, à coup sûr, que pour unir nos âmes
Dans un doux sentiment de paix et d'union.
On se quitta...

La lune éclairait d'un rayon
Tremblottant, bois et champs ensevelis dans l'ombre,
Les astres défiaient les calculs par leur nombre ;
Le braconnier et moi, regardâmes le ciel.

Il sentait dans son cœur expirer son vieux fiel.

Tout à coup son barbet, en remuant la queue,
Détourne ses regards de l'immensité bleue :

« Il est temps » me dit-il « de commencer mon tour
« Sans adieu ! nous allons travailler jusqu'au jour. »

20 Novembre 1862.

# LA VEILLÉE

# ARGUMENT

Contrairement aux églogues précédentes, celle-ci n'a pas précisément son théâtre sur nos bords de la Saône, quoiqu'on y ait la veillée comme dans les autres pays de la France; mais un souvenir spécial de l'auteur et le séjour qu'il a fait longuement dans les contrées du Nord, lui ont inspiré de mettre en lumière un type qui a moins de rusticité dans la forme et qui n'est pas moins réel. En effet, dans ce qu'on appelle la vieille France, on trouve des aïeules unissant à l'habitude simple et familière de la vie des champs, une distinction parfaite qui tient de la race.

# LA VEILLÉE

Adieu les beaux mois d'août, de septembre et d'octobre !
Novembre des rayons du soleil est plus sobre ;
Cet astre s'éloignant, les jours sont raccourcis
Et de brouillards épais tristement obscurcis.

D'abord il gèle blanc, la glace devient dure,
Il pleuvait... il bruïne, il neige ; la froidure

Ramène sous les toits les hommes, les troupeaux.

L'hiver a ses douceurs, c'est un temps de repos ;
La jeunesse naïve est tout émerveillée
Et bondit de plaisir au seul nom de veillée.

Autant vont remuer aiguilles et ciseaux
Et tourner bruyamment les rouets, les fuseaux,
Autant vont les cœurs battre, et les langues agiles
Se délier autant, au moins, que dans les villes.

Le bétail est enclos ; les poules au perchoir
Dorment, et le repos accoutumé du soir
S'achève lentement pour prolonger la veille.
C'est vraiment trop dormir !

Faut-il que l'on sommeille
Quatorze heures de nuit, pendant ces mois d'hiver
Où l'on attend souvent midi, pour y voir clair ?

La lampe après souper jette une lueur terne ;
Devant l'âtre on s'enfume... Allumez la lanterne :
Pourquoi laisser brûler l'huile inutilement ?
On se ronge d'ennui, dans cet isolement,
En route ! A la veillée !

A cette alerte fille
Dont l'œil, comme une étoile, au bord du ciel scintille ;
D'éclairer le chemin...

Déjà, de tous côtés,
Comme des feux follets jaillissent des clartés ;
On s'appelle de loin en loin ; c'est un délire
Que la gaîté rustique et ses éclats de rire.

La jeune fille a peur, on vient de l'effrayer
En lui montrant la lune au milieu d'un pommier :
Ce n'est qu'une citrouille avec une chandelle
Qui fait voir par deux trous, deux grands yeux à la belle.
On veille dans l'étable, en pareil lieu naquit
L'enfant Jésus, plus tard appelé Jésus-Christ.

Une lampe qui pend d'une vieille solive
Vous éclaire; on s'asseoit aussitôt qu'on arrive
Sur des siéges grossiers, sur la paille ou le bois;

Les femmes font aller la langue avec les doigts
Et se tiennent en cercle autour de la lumière;
Les hommes, à la file ou groupés, sont derrière,
Sauf le plus amoureux, qu'on voit sur le devant
Venir la bouche en cœur, et, le nez à l'évent,
Méditant quelque niche, et c'est lui qu'on attrappe:
De son sabot mutin l'amoureuse le tape
D'un coup si vigoureux qu'il porte jusqu'au cœur.

Or, l'unique foyer qui donne sa chaleur,
Douce comme un reflet de lampe, à l'assemblée,
C'est l'haleine des gens et des bêtes mêlée;
Ils sont dans cette étable, ainsi que sous le ciel,
Unis dans un accord touchant et naturel.

Et, qu'on ne cherche pas sous ces mots l'ironie!
Le chemin n'est pas long de l'instinct au génie.

De l'homme à l'animal, il existe un lien;
L'homme, en le protégeant, trouve en lui son soutien.

Sous les chevrons noircis la lampe se balance,
Les vaches et les bœufs ruminent en silence,
Les poules et les coqs, trompés par la lueur,
Par quelque note aiguë expriment leur stupeur.

Les hommes, les vieillards, causent de leurs affaires
Les filles, d'une oreille, écoutent les commères,
Dont la salive sèche autant à leur babil,
Qu'à mouiller leur étoupe et qu'à lisser leur fil.

Plus d'une a l'œil baissé, qui redoute d'entendre
Divulguer le secret dont souffre son cœur tendre,
Supposant qu'une vieille, avec ses yeux malins,
D'un cœur de jeune fille éclaire tous les coins.

Enfin, pour couper court au scandale notoire
Que l'allusion cause, on réclame une histoire,

Un récit du vieux temps, sans malice et sans fiel,
Qui n'attaque personne, et toutes font appel
A la mémoire antique, et pourtant toujours sûre,
De mère Anne.

On pourrait redouter la morsure
De sa dernière dent, car son esprit narquois
Garde plus d'une flèche au fond de son carquois;
Mais l'âge polit tout, et son expérience
La rend, sur ses vieux jours, portée à l'indulgence.

Peut-être que touchant de près l'Eternité,
Elle avait entrevu sur le seuil, la bonté.

L'auditoire promit de n'être pas revêche;
De la lampe qui fume on redresse la mèche.

Mère Anne attend un peu que s'apaise le bruit,
Et d'un ton cadencé commence comme il suit:

MÈRE ANNE.

Il y avait jadis, du temps que nos ancêtres
N'avaient pas fait l'essai d'être à leur tour leurs maîtres,
Un pauvre paysan à la glèbe attaché,
Qui n'avait jamais su ce que c'est que péché
De boire, de mentir, encore moins de prendre
Le plus petit baiser, ni même de le rendre.
Il servait un seigneur, jusqu'à la cour cité
Pour sa grande bravoure et sa témérité,
Qui sur terre et sur mer cherchait des aventures.

Ce grand seigneur avait de superbes allures,
Un faste souverain qui n'est donné qu'aux rois.
Les plus fiers alezans, les plus blancs palefrois.

La meute formidable aboyant à ses chasses
Se recrutait des chiens des plus superbes races;
Son domestique était insolent et nombreux.
Sa table magnifique....

Il n'était pas heureux.
Il n'aurait pas manqué de belles châtelaines
Dont il aurait charmé les amoureuses peines.

Même sans abuser de son droit du seigneur,
Sans peine il aurait pu cueillir la fine fleur
Des beautés d'alentour.

Plus d'une, on le devine,
L'eût choisi pour son rang, et même pour sa mine;
Il n'était pas heureux.

Un jour il rencontra
Notre humble paysan, qui d'abord l'attira
Par son esprit naïf; il avait l'air bonhomme
Des bons saints d'autrefois. Il lui raconta comme
Il ne désirait rien... Tudieu! ce n'est pas vivre,
Pensa le gentilhomme. Allons, il faut me suivre,
Moi qui désire tout! Il faudra partager
Mon terrible destin, voir de près le danger
Et n'avoir jamais peur.

Il suivit, sans mot dire.
A quelque temps de là, le plus brillant navire,
Un trois mâts qu'on nommait, je crois, le *Sans-Pareil*,
Cingla vers les pays d'où nous vient le soleil.

Le seigneur commandant le navire en partance,
Et l'équipage à lui, parlaient avec jactance
De leurs succès futurs sur les lointaines mers;
On eût dit qu'ils allaient conquérir l'univers.

Le bonhomme écoutait, tantôt filant le cable,
Tantôt carguant la voile, ou bien servait à table
Son maître.

Quand à bord, un immense festin
Noyait tout l'équipage en de grands flots de vin,
Il s'isolait du bruit, ne vidait pas son verre:
Les marins l'accusaient de faire sa prière,
Mais ne le raillaient pas, l'ayant vu des premiers,
Quand grondait la tempête, à grimper aux huniers,

A courir à la pompe, à servir la manœuvre,
Souple, vif, de sang-froid, semblable à la couleuvre.

Lorsque l'on jeta l'ancre aux rivages lointains,
Chacun put contenter ses sauvages instincts,
Soif de destruction, de combats, de pillage.

Simon, c'était notre homme, était toujours plus sage,
Il savait se montrer brave à l'occasion,
Prudent comme un serpent, brave comme un lion,
Pur comme la colombe...

Ah ! l'on savait se battre
Alors, comme aujourd'hui, comme avant Henri quatre;
Et l'on se bat toujours, c'est là le grand malheur.

— Un sanglot éclatant, suivi d'un large pleur,
Interrompit mère Anne...

Hélas ! sa fille aînée
N'avait laissé qu'un fils, il était à l'armée.

On la reconforta d'un verre de liqueur :
L'attention de tous remit du baume au cœur
Et ranima l'espoir de l'aïeule opressée,
Qui put continuer l'histoire commencée : —

Simon aurait couvert son maître de son corps,
Mais n'aurait pas voulu toucher aux vils trésors
Que l'on se partageait au bout de ces tûries.
Cet or, ces diamants, ces belles pierreries,
Lui semblaient teints de sang, mais exécrant le vol,
Ce qu'il abominait surtout, c'était le viol.

Il ne concevait pas la fureur insensée
Qui ravit à l'hymen un corps de fiancée,
Qui foule aux pieds ces lis, ces roses, ce beau sein,
L'amour prostitué par un hideux larcin.

Or, ces forbans, pour prix de leurs vils brigandages
Tombèrent dans les mains d'affreux anthropophages
Qui punirent leur crime en les immolant tous.

Le chef fut réservé : Simon parut si doux,
Et ses yeux purs jetaient de si vives lumières,
Qu'un seul de ses regards adoucit ces panthères
Qui, dans cette soudaine et sublime clarté,
Sentirent le reflet de la divinité.

On avait réservé le chef, le gentilhomme,
Dans l'espoir d'en tirer une plus forte somme.

L'ascendant de Simon sur ces esprits grossiers,
Fut pareil à celui que l'on prête aux sorciers,
Et plus fort, provenant d'une source plus pure,
D'un esprit droit soumis aux lois de la nature.

Il put sauver son maître, et, quand il l'eut sauvé,
Lui dévoiler un plan dans son âme couvé,
D'attaquer dans ces cœurs tout grossiers et novices
Par de douces leçons, la racine des vices.

Ce paysan d'Europe était un grand docteur,
Sans avoir rien appris, un grand législateur,

Sans chartes ni papiers, écrivant dans sa vie
Cette loi qui par tous devrait être suivie.

Le grand seigneur, avec ses dehors séduisants,
De ses rudes vainqueurs se fit des partisans.
Plus humain, il reprit le chemin des conquêtes,
Comme autrefois Bacchus pour adoucir les bêtes;
Il sema le Levant de grandes actions,
Et quand il fut bien las de tant d'émotions,
Il revint en Europe, amenant des richesses
Sans fin, des diamants, des nègres, des négresses
Pour servir une dame au visage riant,
Appelée, à bon droit, la perle d'Orient.

Ils vécurent heureux, retirés dans leur terre.
Leurs corps sont aujourd'hui sous une belle pierre,
Sous un marbre, et Simon qui n'a pu revenir,
Voulant de son village assurer l'avenir,
Sur les fruits de ses mains et ceux de sa parole,
A prélevé l'argent pour fonder une école.

La légende prétend qu'au pays illustré,
Créé par ses vertus, il avait attiré
Du plus lointain royaume, une grande princesse
Aussi riche que belle, éprise de sagesse,
Et qu'unis, leur amour, perpétuel printemps
De roses couronné, dura plus de cent ans.

Des rejetons nombreux de ce bel hyménée,
Un peuple tout entier, une race était née,
Qui de l'horrible guerre évite les horreurs,
Peuple béni de Dieu, race de laboureurs.

Par son émotion mère Anne était brisée ;
La longueur du récit l'avait comme épuisée.

On entend du dehors un joyeux roulement
De tambour... A cette heure ! Un grand étonnement
Succède au grand émoi qu'avait causé l'histoire,
Et soudain sur le seuil, mère Anne n'y peut croire,
Apparaît un soldat pimpant et dégagé ;
C'était son petit-fils rapportant son congé.

D'abord il saute au cou de sa bonne grand'mère,
Puis une jeune fille accourt, et, la première,
Offre son front candide au baiser du retour,
Preuve et gage à la fois, du plus fidèle amour.

Des transports d'allégresse à l'instant retentissent,
Le coq chante trois fois, bœufs et vaches mugissent;
La joie était trop grande, il fallut l'épancher.
Dans la maison voisine on s'en alla chercher
Les verres et le broc pour trinquer à la ronde;
Tout au plus pouvait-on arroser tout ce monde.
La grand'mère pleurait... Divin soulagement!
Car la joie est mortelle à ce premier moment.

Il fallut retourner dans la maison voisine:
Allons, la poêle à frire, et l'huile, et la farine,
Sur le feu de sarments crépitants! Quel rayon,
Quelle joie éclaira cette collation!
Le fifre, le tambour, la musette criarde
Font danser... Le soldat est fier qu'on le regarde.
Il faut se séparer.

Les bruyants pistolets,
Les pétards et les cris suivent les feux follets
Qui, dans chaque maison, tour à tour vont s'éteindre:
Sont-ils bien malheureux! faudrait-il pas les plaindre?
L'amour ou le sommeil clôra chaque réduit.

Bonne chance, amoureux! grand'mère, bonne nuit!

Bron, 2 décembre 1862.

# LA RENCONTRE

# ARGUMENT

Il était impossible, sans descendre au trivial, ou sans parler en vers le patois du pays, d'exprimer d'après nature le dialogue de deux amoureux de la campagne. Devant cette difficulté l'auteur s'est décidé résolument à idéaliser son héros et son héroïne, en gardant de son mieux la fidélité du paysage, et en ne donnant pas à ses images, à ses mouvements et à ses comparaisons d'autres bases que la pensée d'un amour simple et rustique.

# LA RENCONTRE

JEAN.

Eh ! bien, le temps est clair aujourd'hui, Marianne.
Vois-tu les beaux rayons que le soleil nous vanne !
Sur ta bouche et ton cou finement tamisés,
Ils semblent me montrer la place des baisers :
La rencontre des fleurs à les cueillir m'invite.

MARIANNE.

Je me sens essoufflée à force d'aller vite...
Jean ! tes mots séducteurs qui voudraient m'éblouir !
N'en viendront pas à bout : vois ! tu m'as fait rougir
Pourquoi m'avoir de loin obstinément suivie,
Quand je pressais le pas pour t'éviter ?

JEAN.

L'envie
De te voir de plus près, de causer avec toi ;
On est mieux pour causer ici, que sous un toit,
Où le père, où la mère, où tout le monde guette
Un garçon quand il tourne a utour d'une fillette.

MARIANNE.

Un renard quand il rôde autour d'un poulailler.

JEAN.

C'est contraire à ton cœur si bon de me railler.

Cette bouche s'ouvrant fraîche comme une rose,
Faisait à mes désirs espérer autre chose.

MARIANNE.

Jean ! la plaisanterie a du bon quelquefois :
Tu veux cueillir la rose, elle pique tes doigts.

JEAN.

De même, quand on veut toucher aux jeunes filles,
Ce sont de vrais buissons d'épingles et d'aiguilles.
Tiens ! je veux me piquer, et signer de mon sang
Que je t'aime :

MARIANNE.

Tais-toi !

JEAN.

D'un amour innocent.

MARIANNE

Pourrais-tu donc m'aimer d'un autre amour !

JEAN.

J'ai honte
De voir ton innocence à me railler si prompte ;
Mère Eve s'est laissée aller au guet-apent,
Ta malice aurait fait reculer le serpent.

MARIANNE.

Bon ! me voilà méchante à faire peur aux bêtes !
Il a pris son habit et sa langue des fêtes,
Je ne te savais pas, Jean, aussi recherché !
C'est bien un vrai serpent, parmi les fleurs caché.

JEAN.

Marianne ! Pourquoi me fais-tu tant de peine ?
Tu sais bien que je t'aime, et que c'est mon antienne
Des fêtes, du dimanche, enfin de tous les jours,
Marianne, je t'aime et veux t'aimer toujours.

MARIANNE.

Je le savais déjà, mais je te l'ai fait dire

Pour mieux m'en assurer, je plaisantais pour rire.

JEAN.

Marianne! Vraiment, je ne te déplais point!

MARIANNE.

Jean! tu mériterais le plus grand coup de poing!

JEAN.

Le beau poing que tu fais avec ta main blanchette!
Un coup de poing de toi n'est qu'une pichenette:
Recevoir un soufflet, un coup de poing de toi,
La moindre chiquenaude, ah! c'est trop bon pour moi!

MARIANNE.

Jean! viens me raconter sous ce riant feuillage,
Pourquoi tu m'as aimée, et comment, à quel âge?

JEAN.

Marianne! ce jeu de me faire parler

Est tout ce qu'il fallait pour mieux m'ensorceler;
Mais je voudrais savoir avant de rien plus dire,
Quand je t'aime à plein cœur, si tu m'aimes pour rire;
Tiens! Pour m'encourager donne-moi seulement
Un baiser! Entends-tu le doux piaulement
Des oiseaux amoureux? Regarde ces fleurettes!
Cueillons en attendant ces fraîches violettes:
Comme elles sentent bon! Juste comme le jour
Où j'ai senti qu'en moi fleurissait ton amour.
Voilà déjà deux ans, c'était un beau dimanche
Du joli mois de mai: que ta robe était blanche,
Ma mie! Et ton bonnet, orné d'un ruban fin!
Ta joue était si rose! Et, de la fleur du lin
Tes beaux yeux me montraient la couleur azurée.
Depuis ce jour, pour moi Marianne est sacrée.

MARIANNE.

Jean, ne me dis plus rien, j'entends dedans mon cœur,
Un rossignol chanter ton amour, mon bonheur.

JEAN.

Je voulais te conter la suite de l'histoire;

Comme les églantiers fleurissent, ma mémoire
Me jette par milliers de fleurs et de bouquets.
Ta vue et tes regards, tes sourires si frais.
Un jour, je m'en allais te dénicher des merles,
Un jour, je couronnais ton joli front de perles
Avec les blanches fleurs qui poussent dans les prés,
La fraise rougissait pour toi ; tout empourprés
Les cerisiers t'offraient des bouquets de cerises :
Enfin, c'était toujours de nouvelles surprises.

MARIANNE.

Mon Jean ! te souviens-tu qu'un jour, comme aujourd'hui,
En te voyant passer, vers le bois j'avais fui ?

JEAN.

Ce jour-là seulement, je me suis senti vivre :
Ta fuite vers le bois m'invitait à te suivre.
Le mots indifférents que nous nous sommes dits
Sont dans mon cœur l'écho des voix du paradis ;
Depuis, ni nuit, ni jour, je ne t'ai plus quittée.
Mon existence était par ton âme habitée.
Le diable pouvait seul l'en chasser, le bon Dieu

Nous avait fiancés tous deux, sous le ciel bleu,
Sous le feuillage vert... Promesses solennelles!
L'oiseau les écoutait en secouant ses ailes,
Toi, tu me répondais d'un serrement de main;
Pour conclure la chose, il faudra dès demain
Que j'aille voir ton père et ta mère sans doute:
Ton amitié pour moi m'aura frayé la route.
Ils ne sont pas de ceux que l'aveugle intérêt
Conseille, quand ton sort dépend d'un simple arrêt:

MARIANNE.

J'avais pris les devants, surtout près de ma mère:
Peut-on rien lui cacher quand sa vue est si claire!
Déjà depuis longtemps elle te regardait,
Ton amour était-il étoile ou farfadet,
La clarté véritable, ou la lueur trompeuse?
C'est ce qui la rendait jour et nuit soucieuse:
Mon père, ils en avaient parlé sur l'oreiller,
Avec son grand sang-froid, l'aidait à surveiller
Toutes tes actions.

Un soir, je l'entends dire :
« Jean travaille le jour, passe les nuits à lire.
« Où veut-il en venir ? Fera-t-il son bonheur ? »
J'ai répondu tout bas : « Jean a compris mon cœur, »
Et depuis, on t'attend : va sans peur ! car je t'aime !
Nous voulons tous les trois ce que tu veux toi-même.

2 Janvier 1863.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# L'ART NAIF

# ARGUMENT

Je pourrais citer des noms d'artistes vivants, à l'appui de l'idée qui m'a suggéré cette scène un peu relevée, au point de vue rustique. Je pourrais ajouter aux confidences de plus d'un poète de notre temps, des détails recueillis sur place, de la bouche même des témoins de leurs ébats, au milieu des bergers, étant bergers eux-mêmes, et cela, en plein XIXe siècle.

Regardez, d'ailleurs, chaque année, à nos expositions de peinture, quelque toile marquée au véritable cachet de l'art naïf; écoutez dans les œuvres des maîtres, et jusque sur la place publique, des mélodies qui gardent la saveur agreste de nos campagnes les plus reculées, et je serai, je crois, justifié d'avoir osé mettre en scène deux bergers qui deviennent artistes.

# L'ART NAIF

Deux bergers montagnards de deux voisins hameaux
Menaient sur les hauteurs paître leurs deux troupeaux :
Pour deux adolescents, est-il plus grand bien-être
Que de mener ensemble, au loin, ses bêtes paître ?

Etant amis d'enfance, ils savaient se trouver,
En ces retraits choisis où l'on aime à rêver.

Guidés par un instinct auquel rien ne résiste,
Leurs troupeaux séparés se flairaient à la piste.

Le génie et l'instinct, c'est tout un, seulement,
Le génie est l'instinct qui devient sentiment,
Ame, inspiration, science, conscience,
Mais qui, tout grand qu'il soit, reste à l'état d'enfance.

Site, bergers, troupeaux, ensemble ou séparés,
Etaient à leur insu, l'un de l'autre inspirés.

C'est l'ordinaire effet de la belle nature
Aux lieux favorisés par la température,
Où de prés et de bois au hasard alternés,
Prés, vallons et sommets sont vêtus, couronnés.

Nos deux bergers avaient des points de ressemblance,
Mais différaient pourtant par plus d'une nuance ;

L'un était brun, nerveux, élancé, l'autre blond,
Gracieux, tel qu'on voit un pommier du vallon
Auprès du sauvageon qui croît sur la montagne ;
A des titres divers, dignes d'une compagne,
Sans doute qu'une blonde eût préféré le brun,
Et, la brune, le blond, pour contenter chacun.
Mais en ces cœurs naïfs l'amour longtemps sommeille,
Ils veulent mériter celle qui le réveille
En eux, par des efforts suivis, persévérants ;
Ils sont beaux, et l'amour leur dit : Devenez grands !
Ce sentiment chez eux n'est qu'à l'état de germe,
C'est un secret gardé que leur âme renferme,
La fleur dont la corolle attend l'éclosion
D'un air pur échauffé par un tiède rayon.
Car le loisir des champs nourrit la rêverie :
De contemplation l'âme longtemps nourrie,
Peut faire d'un berger un artiste un savant.

Virgile a prétendu que l'action du vent
Rendait, au renouveau, les cavales fécondes :

L'air qui court sur les bois, sur les prés, sur les ondes,
Ranime la planète en la rafraîchissant,
Fait bouillonner la sève, et circuler le sang.
Les splendeurs d'un beau jour, et les nuits étoilées
Sont mieux que dans un livre aux pâtres révélées.

Bruno, c'était le brun, les yeux au sol fixés,
Contemplait ses moutons par leur ombre esquissés,
Et devinait ainsi les secrets de la forme :
Quelquefois d'un morceau de houx, de buis ou d'orme,
D'un bois dur ou léger, rien qu'avec son couteau,
Pour le blond son ami façonnait un flûteau,
Une coupe naïve où s'enlaçait un lierre,
Ou bien reproduisait l'image familière
De la beauté pour qui se consumait son cœur,
Et qui lui répondait par le rire moqueur.

Alric, c'était le blond, entretenait la lutte
Par de rustiques airs qu'ils jouait sur la flûte.
Son martyre amoureux engendrait de doux sons
Qui s'arrangeaient en vers et formaient des chansons.

Quand ils se rencontraient en quelqu'endroit propice,
Isolé, confinant ravin ou précipice,
Ils choisissaient leur place à l'ombre, au bord de l'eau ;
Et, comme s'ils n'avaient tous deux qu'un seul troupeau,
Ils laissaient se mêler leurs bêtes; l'œil du maître ,
Et les chiens vigilants savaient les reconnaître;
Mais laissons les troupeaux à la garde des chiens,
Pour épier un peu leurs secrets entretiens.

ALRIC.

Que j'ai donc de plaisir à vivre en ces campagnes!
Je ne puis me lasser de l'aspect des montagnes,
De nos prés, de nos bois, du chant de nos oiseaux,
Du murmure plus doux de nos petits ruisseaux,
Et, quand tout cela brille ou chante à mon oreille,
Je refais dans mon cœur une chanson pareille.

BRUNO.

Moi je suis poursuivi du désir de former
Des tableaux comme ceux que je te vois aimer :

Ce ciel, ces prés, ces eaux si fraîches, ces ombrages
Dans mon cerveau brûlant répètent leurs images;
Je les vois vivre en moi, comme tu vois dans l'eau
Ce rivage, ce ciel, ta mie et ton troupeau.

ALRIC.

Ému de ces tableaux, désireux de les feindre,
Je les voudrais chanter, toi, tu les voudrais peindre:

D'où t'est venu ce goût de faire vivre aux yeux
En traits vivants, nos prés, l'eau, la terre et les cieux,
Nos troupeaux, et surtout la belle que l'on rêve?

BRUNO.

Le miracle engendré dans l'arbre par la sève,
Dans le cerveau de l'homme, au printemps se produit,
Il veut donner sa fleur et féconder son fruit.
Lorsque je suis touché d'une image que j'aime,
Je la veux concevoir et l'enfanter moi-même;

La belle aux yeux si bleus, la fille du fermier,
Si blonde, qu'on dirait la flamme du foyer,
Du jour que je l'ai vue, a gravé dans mon âme
Sa figure chérie en traits de vive flamme.
Je la voyais si bien, même les yeux fermés,
Que je peux dessiner par cœur ses traits aimés.
Et je pensais en moi : si je montre à la belle
Sa ressemblance franche, elle verra que d'elle,
En gardant mes moutons, j'ai rêvé nuit et jour;
N'est-ce pas un vrai gage, une preuve d'amour?

ALRIC.

Ainsi de la beauté qui me plaît, de ma brune,
Je la chante à la brise, aux fleurs, au clair de lune,
Si vous saviez parler, je voudrais, mes moutons!
Vous faire moduler son nom sur tous les tons :
Moutons! entendez-vous? Elle s'appelle Aline.
Une voix a redit son nom sur la colline;
L'écho redit son nom; de même, ton pinceau
Reproduira les traits de la tienne : c'est beau!

BRUNO.

Oh! ma blonde Sylvine, ô ma belle cruelle!
Si j'étais peintre un jour, tu serais immortelle!
Alric, depuis un an je te cache un secret :

ALRIC.

Aurais-tu, sans rien dire, achevé son portrait?

BRUNO.

Je nourris un dessein pour lequel je travaille,
Dans le plus grand secret, de crainte qu'on me raille;
Par mes frères, par l'un ou par l'autre épié,
Je brouille en mes chemins l'empreinte de mon pié.
Nos goûts étant pareils, étant amis d'enfance,
Je te fais gardien de cette confidence,
Et d'ailleurs tu pourras m'aider à réussir;
Entre amis comme nous, l'aide fait grand plaisir.

Eh ! bien, depuis un an le premier je me lève,
Avant qu'il fasse jour, pour accomplir ce rêve,
Et je vais à l'affût du putois, du renard,
Des martres que je cherche à prendre au traquenard.

Pour tromper l'odorat instinctif de la bête,
Je déguise ma piste et dans les bois je guette,
Dans les ravins formés de crevasses, de trous,
Obstrués de taillis, de ronces et de houx;
Je brave tout, la nuit, les orages, les neiges;
Quand je trouve une proie attirée en mes piéges,
Quelque bête sauvage au pelage lustré,
Fourré par la nature, et par l'hiver marbré,
Ne sentant plus ma joie, à cette bonne aubaine,
Je fonds sur ma victime, en hâte je la traine
Dans un antre profond, loin de tous les regards...
J'écorche ces putois, ces martres, ces renards,
Je me fais un trésor de toutes ces fourrures
Pour les vendre; à la ville, on en fait des parures.

Le gain que j'en aurai, je le consacre au prix,
Tel fabuleux qu'il soit, d'un voyage à Paris;

Là, disciple fervent de la belle nature,
Je lui voûrai ma vie en l'art de la peinture.

ALRIC.

Quoi! tu veux nous quitter! Mais tout te pleurera:
Loin de toi, délaissé, ton troupeau languira;
Ton chien te suivra-t-il? Moi, solitaire pâtre,
Qui charmais l'alentour d'une chanson folâtre,
Je n'aurai que des chants lugubres et plaintifs;
Mes ormeaux printanniers seront changés en ifs;
Et Sylvine! Crois-tu, qu'étant déjà rebelle
Au présent, à l'absent elle sera fidèle?

BRUNO.

Ton langage trop mou ne peut me retenir,
Dans un nuage d'or je vois mon avenir.

ALRIC.

Tout rêveur que je suis, je crois qu'il n'est pas sage
De bâtir sa maison au milieu d'un nuage,

Fût-il d'or ou d'argent, de perles, de rubis.
Ah ! gardons nos troupeaux, nos chiens et nos habits !
Et n'allons pas chercher plus loin que nos bergères
Une gloire qui ment, des plaisirs éphémères.

BRUNO.

Oh ! ne m'énerve point ! Viens plutôt avec moi,
Chacun porte en soi-même une instinctive loi :
Quand tu voudrais dormir sur l'herbe et sur la mousse,
Entends ! C'est le destin ! il te prend, il te pousse
Où tu dois arriver : on n'y résiste pas,
Et, quand il a dit marche ! Il faut doubler le pas.

ALRIC.

Ta parole m'enivre autant que si d'un verre
On me versait du vin, autant que si la guerre,
Tout à coup m'excitant de ses plus rudes sons,
Me faisait oublier les airs de mes chansons.

Musettes et flûteaux ! Cédez le pas au cuivre !
Dans le bruit des cités, il me faudra te suivre !
Tu le veux ! J'y consens, mais j'ai peur qu'au retour
Sylvine, Aline aussi, n'aient trompé notre amour.

BRUNO.

Quand elles apprendront que tes chants et mes toiles
Feront leurs noms briller au milieu des étoiles,
Elles ne sauront plus nous garder ces rigueurs
Qu'à des bergers sans gloire opposaient leurs deux cœurs.

Pendant que ces amis d'odorantes fumées
Encensaient les doux noms des bergères aimées,
Pendant qu'à leurs côtés s'endormaient leurs bâtons,
Leurs chiens d'ici, de là, ramenaient les moutons,
Et dans le bois voisin, de durs éclats de rire
Imposèrent silence à leur noble délire.

Ils prêtèrent l'oreille, entendirent des cris,
Comme un vol effrayé de deux jeunes perdrix.
Sylvine avec Aline, étant là, d'aventure,
Deux bouviers du canton, d'une rustique allure,
Leur tenaient galamment de ces propos grossiers
Qui diaprent l'amour agreste des bouviers.

Alric avec Bruno, juste à temps arrivèrent,
Pour mettre le holà ! Les bouviers s'esquivèrent,
D'Alric et de Bruno, connaissant la vigueur,
Surtout, quand ils croyaient engagé leur honneur.

Quoique prête à tomber étourdiment au piége,
La femme aime toujours qui l'aime et la protége.
De Sylvine et d'Aline ils eurent les aveux,
Tendrement exprimés par leurs yeux noirs ou bleus.
Ils crurent le moment propice pour leur dire
Qu'ils allaient à Paris achever de s'instruire,

Dans les deux arts divins du chant et des tableaux.
Le grand livre de l'art pour elles était clos.

Et, pour encourager cette haute visée
Ces nymphes du labour n'eurent qu'une risée.

Partez ! Soyez vainqueurs, ou revenez vaincus :
Le fermier donnera sa fille et ses écus
A quelqu'heureux colon de quelque grand domaine
Où le troupeau s'attache au berger qui le mène.

Mont-Chat, 31 mars 1863.

# LA PÊCHE

# ARGUMENT

Je n'ajouterai rien à ce qui a été dit de poétique sur la Saône, depuis les anciens jusqu'aux écrivains de nos jours. Il suffit que je désigne le lieu où j'ai placé la scène de cette églogue, pour accuser mon infériorité devant cette inimitable nature, et, en outre, j'avais pour antécédent le petit poème le plus achevé que nous ait légué le plus grand des bucoliques grecs, Théocrite !

J'ai esquivé le combat, en prenant une toute autre manière de traiter le sujet, sans autre but que de faire revivre des tableaux et des personnages, qui, certes, sont au dessus de toute fiction, par la simplicité de leur existence, et la beauté du site où elle a son mouvement.

# LA PÊCHE

Les étoiles voyaient s'effacer leur lueur
Dans l'eau calme ; déjà la lampe du pêcheur
Avant le crépuscule a réveillé sa mèche,
Rayonne, et darde au loin sa lumineuse flèche.
Par un feu de sarments l'âtre est illuminé,
Et l'eau dans la marmite a bientôt bouillonné ;
La femme du pêcheur, elle a la main heureuse,
Jette l'oignon, le sel ; la soupe savoureuse,

On gonfle un pain mêlé de seigle et de froment,
Invite le pêcheur, qui mange lentement,
Et, quand il a fini, remplit de vin son verre
Qu'il vide d'un seul trait. Aussitôt la soupière
Passe aux mains de la femme; elle a vite achevé
Son repas du matin, balayé, relavé.

Cependant son mari, l'épervier sur l'épaule,
Marche de long en large et l'attend sur le môle,
Descend à pas comptés, égoutte le bateau;
La femme vient en hâte, et, les voilà sur l'eau!

Elle rame en douceur, les avirons à peine
Font entendre un soupir, car il faut qu'elle mène
La barque à petit bruit, afin que les poissons
N'étant pas effrayés, soient pris aux hameçons.

A fleur d'eau le pêcheur a reconnu les signes
Qu'il a placés la veille, il relève ses lignes:
Ramasse le poisson, aussitôt enfermé.
La femme, l'œil au guet, vers une anse a ramé;

On retire une nasse, une autre, une autre encore,
La pêche est abondante et luit comme une aurore,
Des plus brillants reflets de l'horizon vermeil ;
Sur ce tableau mouvant se lève le soleil.

Ils laissent s'en aller leur barque à la dérive,
Au milieu des splendeurs qu'encadre chaque rive :
Le pêcheur aux endroits calmes et retirés,
A jeté des appâts en secrets préparés ;
C'est là que le filet sûrement se déploie,
Plonge, traîne et rapporte une opulente proie :
Là, le coup de la perche hérissée, et, plus loin,
Du brochet meurtrier, ce requin du fretin ;
Plus loin, sous les îlots se creusent des ravines
Où la carpe s'endort à l'abri des racines :
On ne prend le goujon sur le sable attiré
Par un soleil brûlant, qu'en un filet serré.

L'intervalle que laisse aux deux pêcheurs la pêche.
Quand elle est terminée, et que le filet sèche,
S'anime d'entretiens ; c'est l'instant d'échanger
Leurs secrets ; voyons-les à fleur d'eau surnager :

LE PÊCHEUR.

Béni soit Dieu ! La pêche est encore passable ;
Ceux qui prennent du vent, de la vase, du sable,
Sont moins heureux que nous.

LA FEMME.

Il est toujours content :
Pour une fois ! La veille, en a-t-on pris autant ?
En prendra-t-on demain, après-demain ?... j'en doute,
Et tous les jours on mange, on boit, et cela coûte ;
A vendre du poisson, l'on ne fait pas ses frais ;
Il faut le vendre cher ; on dit qu'il n'est pas frais :
On vieillit tous les jours, quand on est vieux l'on tousse,
On ne peut plus pêcher, la famille vous pousse ;
Si l'on n'a pas gagné pour ses vieux jours du pain,
Sait-on où l'on ira coucher, le lendemain ?

LE PÊCHEUR.

N'avons-nous pas vivants, tous deux, nos père et mère,
Est-ce que la maison n'est pas hospitalière
Pour eux ? N'en sont-ils pas et la joie et l'honneur ?
Leurs cheveux blancs font-ils ombrage à ton bonheur.
Et les petits enfants qui naissent de leur souche
Pourraient-ils arracher le pain à notre bouche ?
Ah ! La peur de manquer te fait gronder à tort :
En ramant comme nous, on arrive à bon port.

LA FEMME.

Oui, mais tu ne vois pas ceux qui suivent tes traces,
Lèvent tes hameçons et dépouillent tes nasses ;
Sans parler seulement de ces rôdeurs de nuit,
Qui sont comme la loutre une espèce qui nuit.
Vois-tu ces citadins suivre le long des digues,
Armés de bons engins et bravant les fatigues
Du froid, de la chaleur et du temps pluvieux,
Pour prendre notre pain, quand ils en ont chez eux ?

C'est toujours pour leur ligne ou leurs filets, la pièce
Qui, si nous la vendions, ferait notre richesse !
Et cela, pour aller montrer à leurs amis,
Avec un air d'orgueil, un poisson qu'ils ont pris,
Disputer sur son poids, et, s'ils sont deux qui pêchent ;
Ils sont jaloux !

On a des lois qui les empêchent
De faire leurs dégâts ; mais bah ! pour un louis.
Qu'ils boiront avec toi, tout leur sera permis.

LE PÊCHEUR.

Tu voudrais empêcher les malheureux de vivre !
Ce riche que tu vois si patiemment suivre
Un liége sur les eaux, dans l'air que nous aimons,
Comme toi, comme moi, rafraîchit ses poumons ;
Ce qui le tente, est moins ton poisson, que l'air libre,
Qui rend notre sang vif, nous tient en équilibre,
Anime notre teint, conserve clairs nos yeux,
Et nous fait rajeunir, quand nous devenons vieux.

Ceux qui cherchent le calme et cette solitude
N'ont pas le cœur exempt de toute inquiétude :
Ils viennent apaiser dans cette émotion
La flamme de l'amour ou de l'ambition ;
Tant qu'ils sont occupés aux poissons des rivières,
Ils ne dépensent pas cette ruse aux affaires,
N'oppriment pas le faible, et laissent respirer
Ceux qui dans leurs filets auraient pu s'égarer :
Assez d'autres ont fait sur la terre et sur l'onde,
Jadis, comme aujourd'hui, la guerre au pauvre monde :
Laissons à ces pêcheurs ce plaisir innocent
Qui calme leurs soucis, et coûte moins de sang.

LA FEMME.

A ramer, à pêcher c'est en vain qu'on travaille :
Avec tes beaux discours, nous mourrons sur la paille.

La barque doucement vers la rive accostait :
Dans la cabane, au bord, un grand bruit éclatait
De rires dont l'écho réveillait la rivière.

Sur le seuil apparut, blonde, en pleine lumière,
Une fille au visage aussi rose, aussi frais,
Que la fleur d'églantier, amante des forêts.
La belle clignant l'œil, d'un geste semblait dire :
« Apportez du poisson ! Venez le faire frire. »
Et la mère déjà, dans un petit filet
Avait mis du poisson vivant qui ruisselait,
Se tordait, remuant la queue, et par les mailles
Montrait des arcs-en-ciel dans toutes ses écailles.

Or, un groupe sortit de pêcheurs en gaîté
Qui vinrent à la barque et mirent de côté
Tout ce qui leur plaisait pour une matelotte.

Ainsi qu'un chef de mer qui commande à sa flotte,
Le pêcheur d'un coup d'œil les retint sur le bord,
Et leur dit : « Aujourd'hui la pêche donne fort,
« Le vent est assez frais, et nous sommes en nombre :
« Il y a des dormeurs qui sont là-bas à l'ombre ;
« Si vous ne craignez pas, enfants, de vous mouiller,
« En barque ! Et nous, allons sans bruit les éveiller,

« La mère, et les enfants, eh ! grand-père, eh ! grand-mère,
« Personne n'est de trop !... »

Au bord de la rivière
Sèche le grand filet de ces jours solennels,
Où le liège et le plomb sont aux poissons mortels.

Dans leurs abris profonds, afin de les surprendre,
Les barques en pleine eau vont commencer à tendre
Les mailles ; jusqu'à l'île en silence on se rend,
Par en haut, par en bas, on barre le courant ;
Les plombs allant au fond, le liège à la surface,
La proie est enserrée, on la cerne, on l'enlace
Dans un fer à cheval qu'on traîne vers les bords,
Sans mot dire, et, soudain ! ce sont mille transports !
Un brochet qui ressaute et dans les mailles rentre,
Montre l'or de sa croupe et l'argent de son ventre ;
D'autres ont voulu fuir, secouant le filet,
Des efforts de leur queue au rutilant reflet :
Quelle animation ! tout rayonne, tout bouge,
Tout grouille : la nageoire ou la moustache rouge

Des perches, des barbeaux s'opposent aux couleurs
D'azur, d'or, de topaze, aux vibrantes splendeurs
Des truites, de la carpe et de la fine tanche.
La soif du merveilleux dans ce tableau s'étanche,
Et, l'anguille rampante y fait allusion
A ce qui cherche l'ombre, ayant peur du rayon;
Pourtant, c'est une grasse, une opulente proie!
Les spectateurs nombreux applaudissent de joie:
Le pêcheur, sa famille et tous les assistants.
De cette belle prise ils seront tous contents.

Les barques regorgeant de la proue à la poupe,
Jettent de leur trop plein à la joyeuse troupe;
Le maître est radieux; la femme ne dit mot,
Et même de fretin gratifie un marmot,
Ce qui semble un signal aux enfants du village
De piller une part dans l'immense partage.

Les aides du pêcheur ont déjà prélevé
Le morceau délicat par leurs yeux clairs couve:
Ces écumeurs de l'eau portent sur leur figure
Le type conservé d'une abrupte nature;

Le regard, l'odorat et l'ouïe exercés
Tiennent des animaux à la chasse dressés;
Ils préfèrent aux bourgs, aux villages, aux villes,
Les recoins ombragés et les berges tranquilles,
Et n'ont d'émotion qu'à ces tableaux naïfs
Où renaissent pour eux les âges primitifs.

Il faudra couronner, pour qu'elle soit complète,
Par un ample festin cette rustique fête.
Ramassez le filet, n'en ayez plus souci!

On place le chaudron sur un trépied noirci,
On l'emplit aux trois quarts d'un vin de deux années,
De branches de vieux bois et de bûches glanées,
On allume un grand feu; le poisson écaillé
Perd sous d'affreux couteaux son éclat émaillé:
Il cuit avec le pain, l'ail, l'oignon, l'échalotte:
O merveille! le feu prend sur la matelotte.
Le délire est si grand qu'on se met tous en rond,
Et qu'on forme une danse autour de ce chaudron;
Quelques vieux saucissons qu'on y jette font rire
L'assemblée aux éclats; dans une poële à frire

Se tordent les goujons, le meunier, le fretin ;
Quatre grands saladiers orneront le festin ;

Le tumulte s'apaise, on s'asseoit tous sur l'herbe ;
On admire l'aïeul, chef blanc, vieillard superbe ;
Il peut de ses yeux bleus, emplis d'émotions,
Bénir de ses enfants trois générations.
Le pêcheur tient sa droite, et, comme tout abonde,
La femme avec entrain fait servir tout le monde :
Elle est bien secondée en son activité,
Par sa fille, une perle, un astre de beauté
Aussi pure que l'astre, ou l'étoile, et, naïve,
Comme un myosotis éclos sur cette rive.

Son sourire et sa voix dans la joie et le bruit
Font un effet magique ; elle s'épanouit
Comme une fleur vivante ; il faudra qu'on la cueille ;
Déjà plus d'un regard la convoite et l'effeuille.

Un de ceux de la ville, en qui sa passion
Pour la pêche, est l'objet d'une réflexion
Ardente et concentrée, a regardé la belle ;

Il cause avec la mère, on voit qu'il parle d'elle ;
Il voudrait échanger des trésors contre un cœur
Qui va s'épanouir comme une fraîche fleur.
La mère en dit un mot à son époux qui veille :
« Que l'argent sonne bien, dit-il, à ton oreille ! »
Quoi ! ce cœur qui n'a pas fini de se flétrir
Contre un cœur virginal ose encore s'offrir ?
Les fleurs ne viennent point aisément dans les sables :
Ce serait de tous deux faire deux misérables ;
Vois-donc plutôt Nizier !

Nizier est un pêcheur,
Un bel adolescent dans toute sa fraîcheur,
Dont le robuste bras sait manier la rame
Et jeter l'épervier ; on voit clair dans son âme ;
Rose, leur fille, apprend dans ce livre, l'amour ;
Déjà, depuis deux ans, Nizier lui fait sa cour,
Et le père attentif, qui commence à comprendre,
A murmuré tout bas : « Nizier sera mon gendre ! »
Barques redescendez, ramenez le poisson,
Rose dit aux échos sa plus tendre chanson

Nizier peut en ramant prendre une belle pose,
Il emporte le cœur, la dot, la main de Rose.

Villevert, 12 Fevrier 1863.

# L'ABEILLER

# ARGUMENT

Les Athéniens avaient perdu le respect des vieillards, et les Spartiates se levaient à leur passage. Quoi de plus beau que l'homme au déclin de la vie, mûri par l'expérience, et retrouvant dans son cœur cette bonté inaltérable qui est la source même de la vertu !

Celui qui est dépeint, ici, n'est heureusement pas le seul du genre; le vieillard du Galèse, si bien exprimé par Virgile, a eu des imitateurs vivants et en aura toujours, dans les hommes qui, ayant eu à souffrir sur la terre des secousses de la vie, s'appuient sur leur conscience pour attendre et mériter une belle mort.

# L'ABEILLER

Un vieillard fort poli, d'un type remarquable,
Ayant un grand visage avec un air affable,
Habitait le sommet d'un pays élevé,
Un point de vue immense, en un site rêvé,
Prémuni toutefois contre les chocs d'orages
Par un autre sommet vêtu de grands ombrages ;

Une eau s'en écoulait, d'une vive fraîcheur,
Qui, roulant en cascade, imitait la blancheur
Des cheveux du vieillard, de sa barbe argentée;

Cette existence était simple, heureuse, abritée;
Ce qui vous saisissait, en un site si beau,
C'est qu'une âme candide animât ce tableau.
A ses pieds, verdoyait une forêt féerique,
Non vierge, comme en offre encore l'Amérique,
Mais, conservant toujours l'antique aspect gaulois,
Le culte des aïeux ayant gardé ses bois.

La végétation, par l'ombre entretenue,
Recueillant les trésors du soleil, de la nue,
Produit lorsque s'y fait le renouvellement
Du printemps, un splendide épanouissement.

L'arbre éclate en chatons, et la plante, en corolles
Qui sont pour le doux miel déjà des alvéoles
Qu'imitera l'abeille en les agrandissant :

Entendez-vous dans l'air ce bruit éjouissant?
On dirait un orchestre! Il faut prêter l'oreille :
Quels sont ces violons?... Des murmures d'abeille.

Les voilà! les voilà, piétinant sur les fleurs,
Toutes, séparément, aux diverses couleurs,
Répondant par ce flair que donne la nature
A tous les ouvriers de son architecture,
Aux cellules de cire en serrant le doux miel,
Substituant la ruche, à la voûte du ciel.

Le vieillard cultivait des abeilles nombreuses
Que son gouvernement rendait toutes heureuses ;
Dans ce modeste enclos, sagement abrité,
Elles se gouvernaient en toute liberté,
Suivant leur instinct pur, secret du grand système
Qui rattache les fils de l'être à l'être même.

Le vieillard s'était fait de l'observation
Un moyen de guider vers la perfection
Son instinct épuré, son sens divinatoire.

L'abeille dans la ruche a son laboratoire :
Ces ruches lui servaient de type, il concevait
Une ruche idéale, et, sans cesse en rêvait.

Mais voyons-le plutôt dans l'asile rustique
Où l'hospitalité garde sa forme antique,
Sous un toit aéré, vous offrant sur le seuil,
Les aspects et les fleurs qui suffisent à l'œil :
Une vigne, un figuier, des roses du Bengale;
De simplesse et d'honneur, un parfum s'en exhale :

L'œil doux de la pensée, et le vif réséda
Ne vous enlèvent point aux sommets de l'Ida;
Mais, qu'importe! L'abeille, en passant les butine,
Et je suis amoureux du miel qu'elle y butine.

Nous entrâmes, un jour d'été, chez ce vieillard;
Il nous enveloppa de son profond regard,
Et, de son cœur jaillit cette bonne parole,
Comme un miel abondant d'une pleine alvéole :

« Entrez ! Que vous faut-il ? Ma maison est à vous ! »
On ne rêverait pas un accueil aussi doux.
« J'ai du vin au cellier, mais le lait de mes chèvres,
« Plus pur, s'il est possible, est plus doux à mes lèvres.
« Quant à ma vache brune, à trois fois je la trais,
« Chaque jour, pour avoir crème et fromages frais ;
« J'ai quelques saucissons au saloir dans l'attente
« Du voyageur, en marche, il faut qu'on se sustente,
« Suivez votre appétit ; pardonnez si je bois
« Du lait, et si je mange avec mon pain des noix ;
« A notre aise ! »

On fêta, non sans choquer le verre,
Son accueil, et l'on but à ses longs jours sur terre.

Lorsque suffisamment on se fut restauré,
Il s'agit d'aller voir l'abeiller, lieu sacré
Où, ce noble vieillard éloignant les embûches,
Les abeilles vivaient heureuses dans les ruches.

« J'entrerai le premier, dit-il, en homme expert. »
Car l'accès des essaims n'est pas à tous ouvert,

Ce sont des garnisons avec des sentinelles,
Annonçant le danger par des roulements d'ailes
Qui mettent chaque ruche en révolution;
Et lui n'y produisait que douce émotion,
Redoublement d'ardeur au travail, bruit de fête:
L'abeille vénérait cette admirable tête,
A l'égal de sa reine; il avait ce pouvoir
Que donne la vertu mariée au savoir.
Et nous en subissions l'invincible prestige,
Désireux d'en garder en nous quelque vestige.

Il nous fit voir comment le miel s'élaborait,
Formé de tous les sucs des fleurs, dans le secret
De la ruche, gardé jusqu'à l'œuvre finie,
Comme l'artiste fait des fruits de son génie.

C'est merveilleux à voir ce long enfantement,
Et l'ordre harmonieux de ce gouvernement;

Il nous fit contempler à part chaque cellule,
Celle où s'enclot le miel, celle où l'essaim pullule,

Le ver d'abord, la nymphe, et, dans sa majesté,
La reine qui gouverne et pond en liberté.

Il nous fit un récit épique de leurs guerres
Avec les lourds frelons aux abeilles contraires,
Et de l'étouffement clandestin des petits
Qui peuvent à la reine opposer des partis.

Or, l'application de cette loi fatale
Nous troublait; nous cherchions le fil de ce dédale;
Et lui nous répondait par ces mots les meilleurs :
« Ce que l'on tue ici, se reproduit ailleurs. »

Un de nous essaya du bout de sa baguette
De toucher à la ruche, et de prendre en cachette,
Comme fit Jonathas, de ce miel savoureux...
Le vieillard dit : « Il reste, en quelque chêne creux,
« Un peu de miel sauvage ; au ravin coule une onde;
« C'est pour le pèlerin que cette source abonde.
« L'aiguillon du besoin ne se fait point sentir.
« Et celui de l'abeille aurait droit de punir,
« Ici... »

Cette leçon d'une voix grave et douce
Fut prise en bonne part; quand une jeune pousse
Trouve une habile main qui sait la redresser,
L'arbre en sera plus droit : qui peut s'en offenser?

Par ce groupe inconnu qui forçait leurs retraites,
Les abeilles semblaient à la longue distraites
Et cessaient leurs travaux, comme en ces ateliers,
Où l'on voit des oisifs qui sont trop familiers.

Le vieillard dirigeant notre troupe nomade,
S'offrit à nous guider dans une promenade,
A travers prés et champs et bois, laissant toujours
Se dévider sans art le fil de ses discours.

Il nous conta comment il aimait les abeilles;
Leurs longs travaux avaient favorisé ses veilles;
Par le prix de leur miel, nourri dans cet air pur,
Il rêvait, il pensait, il contemplait l'azur,
Il était à la fois leur maître et leur élève;
Elles l'aidaient souvent à préciser son rêve;

Les suivant sur les fleurs, il avait découvert
Aux plantes des vertus dont le secret se perd.

Pour soulager un peu sa mémoire fidèle,
J'osai de questions aiguillonner son zèle :

MOI.

Comment vous est venu ce louable dessein
D'appliquer votre étude aux travaux d'un essaim ?

LE VIEILLARD.

Deux choses m'ont guidé : le désir de m'instruire,
Et d'être indépendant par le fruit que j'en tire :
De plus robustes bras laboureront le sol.
Le papillon, l'abeille et le doux rossignol,
Les êtres si divers de forme et de stature,
Tout le fourmillement de l'immense nature
Engendrent dans l'esprit la contemplation;
Nous ne sommes pas faits pour la même action.

Pour qui sait discerner le fond sous l'apparence,
Les travaux sont égaux malgré leur différence :
Tel accouple les bœufs, tel excelle aux chevaux,
Tels brillent par leurs bras, ceux-là par leurs cerveaux ;
La fonction de l'homme est multiple et diverse,
La flûte a raison d'être aussi bien que la herse,
De même le compas et tous les instruments
Qui donnent à nos sens d'utiles compléments.

J'ai donné l'action à mon intelligence,
Le travail se fait mieux guidé par la science :
Ce que j'ai de clarté rayonne autour de moi :
Ces champs mieux cultivés, ces hommes en font foi.

MOI.

Heureux vieillard ! d'avoir su borner son envie,
Et d'avoir deviné l'énigme de la vie,
D'avoir tout embrassé, et non tout défini,
D'avoir vu l'idéal en touchant au fini !

Mais qui vous a plongé dans cette longue étude?
Les grandes passions aiment la solitude.

Là-dessus le vieillard eut un frémissement
Nerveux, me prit à part, et me dit doucement :

LE VIELLARD.

J'aimais... Et la beauté que j'aimais, elle est morte;
Sans me laisser d'enfants, depuis j'ai clos la porte
Où dort le souvenir de ma félicité :
Qui brisera le sceau de la fatalité?
La mort, ange divin dont le baiser suprême
Me rendra sûrement, j'y crois, celle que j'aime.
En attendant, il faut que mes jours soient remplis
De belles actions, et, plus purs que des lis,
Il faut que chaque souffle exhalé de mon âme
Soit un ardent soupir de l'amour qui m'enflamme,
Que tout, autour de moi, s'anime de ses feux.
Car, quoiqu'absente et morte, elle a sur moi ses yeux.
N'ayant pas de ses flancs vu naître une lignée,
Je dois mon existence au travail résignée,

A l'observation des lois, pour découvrir
Un fait qui puisse vivre, et je pourrai mourir.

L'entretien qui pour nous avait de si doux charmes,
Fut coupé d'un sanglot, mais il retint ses larmes;
Puis, souriant : « Qui n'a dans son esprit un coin,
« Dit-il, où sont mêlés l'humain et le divin,
« En des proportions qui font l'œuvre choisie.
« L'art, ce je ne sais quoi qu'on nomme poésie? »

Virgile dans l'abeille a vu l'emblème ailé,
L'énigme du destin à nos sens révélé :
Des flancs d'un taureau mort et de sa pourriture
Naît l'essaim bourdonnant; les dieux et la nature
Du beau pâtre Aristée ont vengé les douleurs
Quand il vit pulluler cet essaim dans les fleurs.

Pourtant nos compagnons allaient battant les haies,
Inattentifs, jasant des choses les plus gaies,
Nous rapportant des fleurs des endroits écartés
Pour en savoir les noms et les propriétés.

Notre hôte se pliait aux moindres exigences,
Pour activer l'essor de ces intelligences.
Chacun de ses regards semblait un vif rayon
Tant il se pénétrait de cette mission.

Il triait dans les fleurs : telle des plus sauvages,
De son savant herbier honorerait les pages.
C'est un jour à noter dans le calendrier,
Qui d'une plante rare enrichit un herbier.

A ses pieds il pleuvait des tiges, des pétales,
Des taillis et des prés dépouilles triomphales,
Holocauste naïf à la science offert.

On voulut sur son front placer un laurier vert ;
Sa main l'en écarta :

« Couronnez mes abeilles, »
Dit-il, en souriant de ce sourire fin
Des vieillards vertueux qui touchent à leur fin.

« Le laurier qui m'attend est un myrte; il couronne
« Une tombe jumelle où manque ma personne;
« Si cela ne suffit encore à l'ombrager,
« J'y voudrais voir fleurir sous le vert oranger,
« Le thym, le serpolet et la douce verveine
« Qui parfument le miel de leur suave haleine. »

Nous rentrâmes chez lui tristes, méditatifs,
Il sut nous égayer par des mots expressifs;
Il nous fit entrevoir au prisme de nos verres,
Buvant le coup d'adieu, de célestes lumières,
Puis nous congédia, bénissant l'avenir,
En nous faisant promettre à tous de revenir.

La Tour-de-Marcheseuil, 11 Mai 1863.

# LE LABOUREUR ET SON FILS

# ARGUMENT

La dernière églogue qui a pour titre : *Le Laboureur et son Fils*, diffère des précédentes en ce qu'elle met en scène une situation moderne, le contraste de l'agriculture se servant des moyens d'autrefois avec la pratique naissante, aidée de toutes les découvertes de la physique, de la géologie, de la chimie, de la mécanique.

Il n'appartient pas à la muse de définir les procédés de la science, mais, faire goûter les nouvelles méthodes qui sont le fruit de tant de nobles veilles, de tant d'expériences difficiles, n'est-ce pas un but à tenter l'artiste, qui a l'honneur de naître à cette époque de lutte, si l'on veut de transition, c'est possible, mais qui, sous tant d'émotions, contient le germe d'une poétiqu nouvelle, à cette époque, dis-je, qui a nom : le XIX^e siècle.

# LE LABOUREUR

## ET SON FILS

LE FILS.

Mon père quel bonheur de vous revoir chez vous,
Et de vous embrasser !

LE PÈRE.

Mon fils! Dis donc chez nous :

LE FILS.

Le chez nous d'autrefois n'est plus le mien, mon père,
Vos bras ont ajouté leur valeur à la terre.
Les miens ont travaillé loin d'ici, mais mon cœur
N'a jamais déserté, j'en jure sur l'honneur;
Et, peut-être, en venant aujourd'hui, je rapporte
Des bras plus exercés, une trempe plus forte.

LE PÈRE.

Sans doute, ton esprit à la ville a gagné;
Tu n'as pas comme moi, l'air dur et rechigné;
Ton abord est joyeux, ta mine est rubiconde:
Je crois qu'en ce pays vous vous moquez du monde,
On y dit l'air malsain, vous êtes bien portants,
On vous croit malheureux, vous revenez contents.
Embrassons-nous encore une fois pour ta mine!

Tu te plaisais donc bien, là-bas dans ton usine?

LE FILS.

Ah! père, c'est un monde étrange et tout nouveau!
L'eau, le feu, le charbon et le fer font du beau :
C'est un torrent de feu qui bouillonne et circule,
Qui réduit à néant la puissance d'Hercule,
Des chevaux, des taureaux, des êtres animés;
Qui broirait sans efforts des bataillons armés:
Et, cette force immense, un enfant la maîtrise,
Comme il lance, en jouant, un noyau de cerise :
Il suffit de tirer ou pousser un piston,
A la locomotive on a donné le ton.

LE PÈRE.

Votre locomotive est cette bête noire
Dont le nom n'avait pas figuré dans l'histoire,
Qui respire du feu sur nos chemins de fer,
De torrents de fumée épaisse obscurcit l'air,
Et fait, à son sifflet, bondir échevelées
Les bêtes de nos champs, par sa course troublées.

LE FILS.

A des travaux divers on peut l'utiliser,
Comme un cheval qu'on mène, et qu'on sait maîtriser :
A labourer, à battre, à moissonner, à moudre.
Quels problèmes profonds la vapeur peut résoudre !

La vapeur, la lumière et l'électricité
Font entrevoir à l'homme une félicité
Qui réalisera les promesses divines :
Nous nous affranchirons, servis par les machines.

LE PÈRE.

J'admire tes grands mots, je ne les comprends pas.
Nous avons cheminé jusqu'ici, pas à pas,
Guidés par un instinct que vous nommez routine,
Vous n'avancerez pas beaucoup plus, j'imagine.

Penses-tu qu'on arrive au bonheur en courant ?
Une eau calme vaut bien un rapide torrent.

Je n'ai jamais quitté mon toit, mes habitudes,
Et je n'ai jamais eu d'autres inquiétudes
Que de te voir lancé dans ce grand tourbillon,
Quand il t'aurait suffi de creuser ton sillon.

LE FILS.

Mon père, vous savez que, dans votre domaine,
Même en prenant pour moi les trois quarts de la peine,
J'aurais dû prélever une part dans le gain;
J'aurais de la famille ainsi rogné le pain.

A la ville j'ai pu, grâces à l'industrie,
Utiliser mes bras, et, servant la patrie,
En tirer de beaux fruits dont j'ai pu m'établir.

Il n'est pas de travail qui ne puisse anoblir
Celui qui s'y consacre en toute indépendance,
Pour faire son devoir, pour servir la science,
Pour être utile à tous, en tout bien tout honneur.

Votre sang dans la ville a porté sa vigueur,
Et fait fructifier là bas quelques merveilles
Qui valent les raisins suspendus à vos treilles,
Et les épis de blé mûris sur vos guérets.

Mon esprit, en rêvant, a surpris des secrets
Qui, changeant un levier, déplaçant un rouage,
Ont décuplé la force, ont abrégé l'ouvrage.
Ah! père, ce qu'on fait seul pour soi, peut, pour dix
Étant créé, changer la terre en paradis.

LE PÈRE.

Toujours ton paradis sur terre! mais, je pense
Avoir trouvé la pie au nid, dès mon enfance,
En restant laboureur toujours, de père en fils,
Comme tu ne l'es plus; réponds à mes défis :
Crois-tu que ton savoir moderne et prophétique
Vaille ce sang gaulois et ce courage antique?

LE FILS.

Mon père, savez-vous que Dieu n'a pas borné
Son ouvrage à l'aïeul pas plus qu'au nouveau-né?
S'il a pris du repos après l'œuvre finie,
Il a cédé la place aux humains, au génie.
Les champs sont limités, notre esprit ne l'est pas;
Tout homme qui sait, peut élargir le compas.

LE PÈRE.

Trêve de mots! Allons visiter la campagne,
Et voir, bon an, mal an, ce que la terre gagne,
Ce que gagnent au père, à la mère, à ta sœur,
Mon travail journalier et ma vieille sueur.
J'ai trois vaches, deux bœufs, vingt moutons, une ânesse,
Une chèvre, un bidet; c'est toute une richesse.
Les champs, bois, prés, verger, me donnent tous les ans,
Le fourrage, le blé, les produits suffisants.
Je gaule dix noyers, quand j'ai du chanvre, on file,
Et nous ne manquons pas ni de toile ni d'huile.

Les deux femmes s'aidant, soignent la basse-cour,
Et tout l'intérieur; je suffis au labour.

Pour le reste, il me faut quelqu'un : en conscience
Plus d'une fois j'ai dû regretter ton absence :
Pourtant, vois la récolte : elle s'annonce bien!
Si j'y mets mon labeur, le temps y met du sien.

Le sol maigre autrefois respirait la détresse :
Depuis que par mes soins, an par an il s'engraisse,
Je lui vois chaque année un air plus vigoureux :
Il rajeunit d'autant que je me fais plus vieux.

LE FILS.

Mon père! le bonheur effacera vos rides :
Je reviens de la ville avec quelques subsides.
Le temps est à l'argent, et j'ai su, Dieu merci!
En gagner qui ne doit rien qu'à mon long souci,
A mes privations, à mes bras, à ma peine.
Eût-il quelque souillure ou lointaine ou prochaine,

Ce métal dans mes mains se fût purifié;
Pour le gagner vaillant, j'ai tout sacrifié
Hors l'honneur! c'est mon sang. Ce levier de la guerre
Me fournira le soc à remuer la terre;
Je ne veux pas toucher à votre petit coin.
Cet argent va m'aider à m'étendre plus loin.
Vous ne souffrirez pas de notre voisinage;
Nous serons des voisins qui ferons bon ménage;
Le chez nous restera ce qu'il est, mais j'aurai
Quelques arpents de plus, et vous agrandirai.
Du terrain que j'acquiers je garde la gérance,
Tout en prenant conseil de votre expérience;
Mais rien ne coûtera pour les nouveaux essais.
De ce que vous savez, de tout ce que je sais,
De ce que j'ai conquis par ma lente industrie,
Le domaine nouveau gagnera, je parie,
De quoi vous dérider au déclin de vos jours,
Et vous rajeunirez, rien qu'à voir nos labours.

Vous voyez ce côteau de genêts, de bruyères,
D'arbustes hérissé, de ronces et de pierres :
La vigne y poussera. Plus bas, sur ces terrains
Achetés à vil prix, mûriront de beaux grains;

L'araire y cèdera la place à la Dombâle.
Ces champs que desséchait le souffle ardent du hâle,
Retournés, engraissés, gardant l'humidité,
Vous auront pour témoin de leur fécondité.
Les baux sont à signer, et j'ai deux attelages
De bœufs et de chevaux des plus brillants pelages.
Pour ferme, basse-cour, gros et menu bétail,
Je trouverai l'argent, je l'emprunte au travail.
S'il fallait recourir à des bourses amies,
On pourrait, mais j'ai là quelques économies.
Mon père! J'ai voulu revenir en vainqueur,
Pour sentir palpiter votre cœur sur mon cœur.

LE PÈRE.

Mon fils! ta valeur fait reverdir ma vieillesse,
Tu m'ajoutes dix ans de vie et de jeunesse.

LE FILS.

Que j'aurai de plaisir à venir sous vos yeux
Appliquer, agrandir cet art industrieux.

Qui nous fait de la terre à l'esprit asservie.
Tirer tout l'aliment nécessaire à la vie.

Chaque grain de poussière, à d'autres grains mêlé,
Par nos soins se féconde, et fait pousser le blé,
Fait s'arrondir la grappe et verdir les prairies :
L'abeille bourdonnant dans les tiges fleuries,
Les familles d'oiseaux dans les rameaux sacrés
Nous disent : « travaillez, aimez, persévérez ! »

Dans les noires cités, affamé de nature,
J'avais un vide au cœur, je rêvais la verdure,
Et l'azur, et l'air pur, et le toit paternel.

C'est faire avec la faim un pacte trop cruel,
Que s'enterrer tout vif dans la sombre matière,
Quand on peut respirer dans la pure lumière.
Père ! je suis à vous, me voilà de retour,
Je rentre tout joyeux, de la nuit, dans le jour.

LE PÈRE.

Je partage ta joie, ô mon fils! une chose
Manque à ton cœur aimant, comme au rosier, la rose;

LE FILS.

Vous y pensez, mon père?

LE PÈRE.

Un père pense à tout.

LE FILS.

Eh bien, si ma rosière était de votre goût!
Je l'ai connue enfant, ouvrier chez son père,
Chef d'une grande usine où le travail prospère.
C'est lui qui fut mon maître; en homme de savoir,
Et d'habile pratique, il m'apprit le devoir.

Comme j'étais alerte, à l'œil, plein de finesse,
Que j'avais de bons bras, il guida ma jeunesse.

Je prenais mes repas chez lui, matin et soir:
L'enfant sur mes genoux venait sauter, s'asseoir;
M'appelait son mari; c'est un enfantillage,
Mais, cela me donnait du cœur à mon ouvrage.

Rarement on sortait, on allait jusqu'aux champs
Humer un peu d'air pur... ô souvenirs touchants!
Je me sentais admis dans cette autre famille;
Ce qui m'y rattachait, c'était la jeune fille.
Je lui parlais de vous, de nos champs, de ma sœur,
Et de ma tendre mère; elle, m'ouvrant son cœur,
Me disait, de sa lèvre aimante, épanouie:
« Ta campagne, je l'aime, et la ville m'ennuie. »

LE PÈRE.

Pour le coup! C'est ici qu'elle va s'ennuyer,
Car l'état de fermière est un rude métier

Qui laisse un jour ou deux par an à la coquette.
Ces filles de la ville aiment trop la toilette.

LE FILS.

Père! elle a de beaux bras exercés au travail;
Les repas d'ouvrier sentent l'oignon et l'ail,
Comme ceux des maçons, moissonneurs ou manœuvres,
Travaillant au soleil, quand dorment les couleuvres.

Elle nous servait tous, balayait la maison,
Relavait la vaisselle, et, sa haute raison
Lui faisait accepter ces fonctions serviles,
Moins servile, mon père, aux champs que dans les villes.
Elle était bonne à tous, et ne se rebutait
D'aucun travail, fut il vil; et ne coquetait
Jamais, sinon pour rire: oh! quel sourire affable!
Il vous changeait en homme heureux, un pauvre diable.

Sur sa hanche, parfois, son beau poing se plantait,
Elle restait debout, elle nous écoutait:

Le père me parlait toujours de mécanique,
De chimie, et parfois, je donnais la réplique ;
On causait des terrains, de leurs assolements ;
Nous combinions toujours de nouveaux instruments
Pour semer, moissonner et battre, des machines
Pour vanner, pour chauler, pour couper les racines.

Jeanne qui s'enfumait à l'odeur du charbon,
Disait de temps en temps : « le foin doit sentir bon ;
« A la campagne on fauche, on moissonne, on vendange,
« L'usine m'étourdit, j'aimerais mieux la grange,
« Et les petits poulets, et les petits agneaux ;
« La campagne m'attire avec ses gais travaux.
« Jeune fille, je suis une bonne ouvrière,
« Quand je me marierai, je veux être fermière ; »

Et quel œil, et quel bras, et quel cœur ! Franchement,
Mon père, accordez-nous votre consentement.

LE PÈRE.

La campagne et la ville ici font un échange,
Puissent-elles gagner toutes deux au mélange,
Et de ce croisement voir naître un fruit plus beau!
Enfants! Unissez-vous! J'irai dans mon tombeau,
A celle des aïeux mélanger ma poussière,
Et je vous enverrai de là-haut la lumière.

Quel que soit l'instrument, l'outil n'est qu'un moyen :
Allez plus ou moins vite, il n'importe, allez bien!
Des générations la force s'est accrue :
Faites par la vapeur avancer la charrue,
Mais n'oubliez jamais, en courrant au bonheur,
Que l'axe, le moyeu, le pivot, c'est l'honneur.

Villeurbane, 18 Juin 1863.

# NOTES

# NOTES

## ÉGLOGUE Ire

## LA GITANA

1. *a.* Si cet opuscule n'eût pas été, dans son entier, un monument de la reconnaissance filiale de l'auteur, envers Lyon, sa ville natale, et les campagnes qui l'avoisinent, il n'eût pas manqué d'en dédier la première églogue à M. E. Germain de Saint-Denis-de-Bron.

C'est au milieu de sa naissante et joyeuse famille, loin de tous les bruits discordants, et entouré des soins les plus hospitaliers, qu'il a pu trouver le baume aux douleurs privées, le calme et ce doux loisir qui font naître les vers, pour ainsi dire d'eux-mêmes, comme de simples produits de la nature. La Gitana, dans le principe, n'était point destinée à faire partie d'un volume de poésies bucoliques; pourtant, il est facile de s'en rendre compte, elle avait sa physionomie marquée parmi les tableaux de ce genre.

On trouve tous les jours sur les routes qui traversent nos villages, dans les chemins les plus déserts qui aboutissent aux hameaux et aux fermes, ces déshéritées du sort et de l'éducation qui ont, néanmoins, conservé le type défini d'une race vigoureuse.

Le pâtre dont celle-ci fait la rencontre, la replace tout à fait dans notre cadre.

La difficulté d'exprimer les mœurs des paysans d'aujourd'hui, sans employer le patois et des phrases qui, étant locales, n'iraient pas à tout le monde, a contraint l'auteur d'introduire sa personnalité dans ces petits drames; mais il n'est là qu'à l'état de témoin, de confident, et pour donner la réplique.

On lui pardonnera d'avoir usé de cette licence pour éluder la plus grande difficulté, peut-être, que présentait l'églogue moderne.

*b.* Je crois inutile de rechercher à ce propos, si la France a encore des Gitanas et des Gypsies comme l'Espagne, l'Angleterre, etc.

Je pourrais désigner certaines contrées où il semble que des tribus de cette nature soient restées implantées et isolées, sans mélange avec les voisins.

L'application sévère des arrêtés sur le vagabondage n'a pas entièrement atteint cette sorte de nation errante qu'il appartient aux érudits de classer et de rattacher, comme ils peuvent, à d'anciens peuples dispersés.

On dirait que sa seule originalité la conserve. De même qu'on ne touche pas à une pierre druidique, à un débri d'architecture ou de maçonnerie romaine, à une antiquité, en un mot; de même on regarde sans se les expliquer, ces types qui semblent

n'avoir d'autre destination que de poser dans l'atelier d'un peintre, d'amuser à leurs dépens les badauds sur la place publique, et de mendier à tout venant.

Entretenir de morale ces êtres qui répugnent à toute sociabilité, serait évidemment peine perdue :

Il leur reste pourtant comme un ressouvenir d'une grandeur passée et une intuition merveilleuse qu'on ne saurait définir.

La vie nomade développe leurs perceptions extérieures ; l'ouïe, la vue, l'odorat ont chez eux la même finesse qu'on retrouve dans toutes les races de sauvages ; avec cela, rusés et agiles, comme les bêtes fauves.

On ne peut arriver à leur for intérieur que par la sensation, ou l'ascendant irrésistible du beau.

C'est ce côté artistique de leur nature qu'il a paru intéressant de reproduire, et de mettre en contact avec la naïveté aussi vraie, mais moins sauvage d'un pâtre de nos campagnes.

## ÉGLOGUE IIe

# LE RETOUR DE PETRUS

Les souvenirs intimes consignés dans cette églogue peuvent s'appliquer à tant d'autres qui ont dû éprouver le même effet, après un départ, une absence prolongée et un retour inespéré, que beaucoup y trouveront leur propre histoire, soit dans le personnage qui revient, soit dans la famille qui l'accueille.

Cette pièce est la première qui ait été composée à l'intention de figurer dans un recueil d'églogues, et voici à quelle occasion :

Le poète J. Soulary, celui que ses sonnets ont si bien fait connaître, eut quelque émotion à la lecture de la Gitana.

Il crut devoir, avec l'autorité que donnent l'amitié et le talent, m'enjoindre d'ajouter neuf autres pièces à cette première, sans doute pour stimuler ma paresse, et il savait pour quelle cause j'avais peu de goût à chanter.

J'ai vu dans cet encouragement fraternel un appel de la destinée, et cette seconde églogue s'est trouvée toute écrite dans ma pensée, rien qu'à visiter l'humble village où j'ai reçu la première initiation à la vie de l'âme.

L'eau, la plage, ce qui reste d'arbres, de maisons, d'habitants, évoquent à mes yeux des ombres qui me sont chères, et les souvenirs d'enfance, et les plus sacrés de tous, ceux de la famille.

Vers 9 et 10 de la page 28.

Comme celle qu'un jour de douce émotion,
Notre Chateaubriand ennoblit de son nom.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que la romance, un genre usé par la prétention et le mauvais goût, se retrouve dans sa simplicité native, comme le filet d'une source pure, quand elle est inspirée par un sentiment vrai :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !

## ÉGLOGUE IIIe

# LES CHÈVRES DU MONT-D'OR

2. Cette note porte le nº 2, quoiqu'il y en ait une qui la précède, sans être numérotée.

Il n'entrait pas dans l'intention de l'auteur de multiplier les notes, mais il n'a pu s'interdire d'en intercaler quelques-unes, en se relisant :

Le village de Saint-Germain-au-Mont-d'Or a offert le contraste qui se produit dans cette églogue.

Une chère et frêle santé s'y est prolongée de quelques jours trop rares, hélas! au moyen du lait salubre de cette ravissante montagne.

Un dialogue que l'auteur a pu entendre s'établir entre une habitante ayant un penchant à la rêverie et une autre plus occupée de la vie réelle, a fourni le canevas de cet opuscule.

Quel cadre d'ailleurs que ce village avec ses eaux intarissables et sa flore si riche, sur ses calcaires si rares!

J'aime à consigner ici les souvenirs des deux familles G... et R..., la première offrant un type naïf et patriarcal, et la seconde donnant l'exemple du travail et d'un dévoûment actif. Elles ont puissamment aidé à raviver une verve trop souvent tarie.

A une grande exposition agricole de toute la France, Saint-Romain-au-Mont-d'Or a obtenu pour ses fromages de chèvre, une médaille de première classe qui a été donnée à M. le comte de....., possesseur du troupeau; puisse un souvenir du poète suffire à l'humble paysanne Mme B..., qui a trait les chèvres, et, de leur lait pressé avec art, mérite les suffrages des juges de la culture.

Une tradition burlesque donne à entendre que les fromages du Mont-d'Or nous viennent du Dauphiné, depuis que le bouc de Saint-Cyr est mort; allusion à la fraude, ironie gauloise qui est à la tradition des campagnes ce qu'un assaisonnement de gros sel est au lait qu'il conserve.

## ÉGLOGUE IVe

# L'AFFUT

Le premier vers porte :

Nous allâmes, le soir, à la chasse à l'affût.

On peut lui substituer :

Nous allâmes, *un soir,* à la chasse à l'affût.

Il fallait dans cet ensemble de paysages un pendant à la Gitana; à la coureuse de chemins et d'aventures, il fallait opposer le coureur de bois, et le guetteur de clairs de lune.

Celui-ci est un type que l'on retrouve dans tous les pays où la chasse est encore en vigueur, et quand on a vu certains braconniers, on est en droit d'affirmer que la vénerie a ses bâtards.

*Bon chien chasse de race,* dit le proverbe; il

jaillit parfois un bon mouvement de ces natures farouches en apparence qui ont dû avoir un cœur. C'est le tout de savoir en retrouver le battement. Il appartient à un homme de la trempe de Maurice de produire ce miracle et de rétablir l'équilibre entre l'extrême où se place le braconnier, et la rigoureuse vertu de sa femme.

Page 58, vers 12. Un *e* à encore doit être supprimé.

Page 62, vers 19. Avec qui bon me semble, *me* a été oublié.

## ÉGLOGUE Ve

# LA VEILLÉE

Page 72, vers 10, au lieu de repos lisez repas.

Le rêve de l'âge d'or au sujet duquel on raille les poètes, et il faut avouer que la réalité leur a toujours donné tort, ce rêve est aussi la lubie des grand'mères, surtout quand elles ont eu ou qu'elles ont encore des enfants ou des petits-enfants à l'armée.

Plus les hommes s'égorgent pour de grossiers intérêts, plus le désir d'une sage paix pousse de profondes racines.

Quand donc verrons-nous les conquêtes pacifiques de l'agriculture, de l'industrie, de la science et de l'art se substituer à ces atroces déchirements! C'est un souhait qui vient naturellement sous la plume d'un poète bucolique, et il ressort assez clairement comme la morale de la fable, dans cette légende contée à la veillée, par une de ces aïeules vénérables de notre antique France, dont la figure est mieux peinte et mieux encadrée dans nos mémoires et nos cœurs, qu'elle ne saurait l'être en des vers.

## ÉGLOGUE VIe

# LA RENCONTRE

Les annotations à cette églogue sont de nature à être pensées à deux, et murmurées à l'oreille plutôt qu'écrites à la marge d'un livre.

Les juges naturels, en un sujet aussi délicat, ont autre chose à faire qu'à lire des vers, surtout dans la saison du renouveau. Les oiseaux leur servent de musiciens et de poètes, l'écorce des arbres est leur unique papyrus. Laissons-les à eux-mêmes.

Au vers 14 de la page 97, se trouve cette incorrection.

Le mots indifférents, pour : Les mots indifférents.

## ÉGLOGUE VII^e

# L'ART NAIF

Le jeune peintre qui vient d'obtenir le prix de peinture, au grand concours des beaux arts à Paris, M. Layrand, reconnaîtra comme un souvenir et une marque de vive sympathie quelques traits de son enfance toute poétique dans le récit de Bruno : page 113.

Eh ! bien depuis un an le premier je me lève...

Puisse la fin de sa carrière répondre à ce début naïf qui a fait prononcer à son sujet le nom d'un grand maître italien, le Giotto !

## ÉGLOGUE VIII^e

# LA PÊCHE

Sans faire aucune allusion, dans le dialogue surtout, à ce qui se passe dans l'intimité d'un ménage patriarcal, ne m'est-il pas permis de désigner le pêcheur de Villevert, qui m'a fourni dans lui-même, dans sa maison, dans la lône où il pêche, le sujet et les détails de ce récit? C'est une faible poignée de main rendue à cette main vigoureuse, un témoignage de reconnaissance envers les natures simples qui trouvent dans le devoir, et, sans même y penser, la source des jouissances les plus pures, au point de fournir à la muse la plus pauvre des inspirations qui auront au moins le mérite de la réalité.

Le mouvement qui se produit dans le cours de l'églogue a été pris sur nature un jour de pêche à la seyne dans la lône qui est un peu au dessus de Neuville, en remontant la Saône à gauche.

Les types de pêcheurs de la ville, un peu chargés pour l'effet du tableau, sont bien connus à Lyon et aux environs; l'auteur craindrait d'effaroucher la sauvagerie de ces amants de la belle nature, unis par les liens de la plus franche amitié. A Couzon, à Rochetaillée, à Hand, pour la Saône; et remontez le Rhône plus haut que l'Albarine et la rivière d'Ain, leurs exploits vous seront racontés dans toutes les auberges de la rive, où vous voyez sécher au soleil des nasses et des filets.

## ÉGLOGUE IXe

# L'ABEILLER

Au dessus de Beaujeu et de la forêt de Chénelette, il me souvient avoir visité, dans mon enfance, un vieillard vénérable qui possédait un grand nombre d'essaims; c'est ce qui a fourni le thème de cette églogue plus contemplative que les autres.

Page 150, au quinzième vers, il faut lire :

D'avoir tout embrassé, sinon tout défini,

au lieu de : et non tout défini.

Au deuxième vers de la page 153, il faut ajouter :

« De toutes ces merveilles
« N'ai-je point trop joui? Couronnez mes abeilles! »

Ces lapsus, et quelques autres dans les églogues précédentes, notamment l'orthographe du mot Madeleine dans la troisième églogue, vous font involontairement penser à l'absence si regrettée, à la maladie, et à la mort de notre jeune imprimeur Richard enlevé si prématurément à son art et aux affections les plus méritées. Il n'a pu mettre la dernière main à cette œuvre qui était son début de maître dans la typographie, et je lui rends un juste hommage, en l'associant dans mes regrets au souvenir de cette chère adorée à laquelle fait allusion le vieillard dans ces vers :

J'aimais, et la beauté que j'aimais, elle est morte.....

La Tour de Marcheseuil d'où est datée cette églogue, est un ancien fief du Charolais, rajeuni aujourd'hui par de joyeux propriétaires. C'est dans la paix de ce modeste manoir, dans les douceurs d'une villégiature de famille, entouré de vertes prairies où s'élèvent bœufs et chevaux, que s'est achevée sans encombre, cette rêverie semi-philosophique.

## ÉGLOGUE Xe

# LE LABOUREUR ET SON FILS

Au douzième vers de la page 163,

Il n'est pas de travail qui ne puisse anoblir.

L'auteur a maintenu cette orthographe; pourtant, le mot ne s'écrit de la sorte que lorsqu'il s'agit de l'anoblissement par lettres patentes; il s'est donc permis une licence poétique, en l'employant au figuré, comme si, dans les outils et attributs de l'agriculture et de l'industrie, il avait entrevu les éléments d'un nouveau genre de blason.

Au onzième vers de la page 174, lisez : courant.

Villeurbane, d'où est datée l'églogue dixième, a droit à ce souvenir de l'auteur; aussi, aime-t-il à clore son livre par un remercîment affectueux aux bons amis qu'il a rencontrés dans cette hospitalière bourgade.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

# TABLE DES MATIÈRES


Dédicace . . . . . v
Préface . . . . . VII
La Gitana. . . . . 1
Le Retour de Petrus . . . . . 17
Les Chèvres du Mont-d'Or. . . . . 33
L'Affût . . . . . 49
La Veillée . . . . . 67
La Rencontre . . . . . 87
L'art naïf . . . . . 101
La Pêche . . . . . 119
L'Abeiller . . . . . 137
Le Laboureur et son Fils . . . . . 155
Notes. . . . . 175

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AVR 0 3 1979

a39003 002456100b

CE PQ 2235
.D5D5 1864
COO DUPONT, PIER DIX EGLOGUES
ACC# 1221894